

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGE, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESANT
 Fondateur
 REDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois 30 » Six Mois 60 » Un An 120 »
 Seine, Seine-et-Oise, 15 » Départements, 18 75 Union Postale, 21 50
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Pourquoi des Liges ?

Oui, pourquoi des Liges ? D'où nous est venu, depuis tantôt un an, ce besoin tout nouveau de nous reconnaître entre nous, de nous entendre, de nous grouper ? Et, de l'action de toutes ces Liges, ou de leur propagande, quels résultats attendons-nous ?

La réponse est facile ; et de la formation de tous ces groupements quand il ne se dégageait qu'un sentiment plus vif, une vue plus claire, une intelligence plus précise et plus « pratique » du pouvoir de l'association, ce serait déjà quelque chose.

Car, on nous a reproché, plus d'une fois, à nous autres Français, et nous nous reprochons volontiers à nous-mêmes, de manquer d'individualisme. Hélas ! nous en manquons si peu qu'il nous en faut en nous-mêmes, si nous n'y prenons garde ! Le propre d'un Français, en cette fin de siècle, n'est pas seulement d'avoir en tout, ce que cette bonne princesse appelait « son petit religion à part soi », mais chacun de nous est à soi-même son Pape, ou quelque chose encore de plus, je veux dire son Infaillibilité, son Prophète, et son Saint-Esprit. Chacun de nous oppose à tous les autres sa façon, à lui, de sentir ou de penser, et il n'est plus question de se soumettre, ou de se démettre : c'est se soumettre qui est aujourd'hui se démettre. Nous nous faisons un point d'honneur d'avoir des opinions singulières ; et j'ai vu des gens en changer, pourquoi ? parce qu'ils en avaient reconnu l'exagération ou la fausseté ? Non ! mais dès qu'un autre s'avisait de les partager.

On ne remédiera certainement à cet état d'individualisme féroce qu'en le combattant chacun au dedans de soi, pour commencer ; et ensuite, et surtout, qu'en s'unissant en nombre, en s'associant, en se liant contre lui.

Mais nous attendons de toutes ces Liges d'autres services encore, d'une utilité plus prochaine et plus apparente. Si donc il importe, et même s'il est urgent, dans une démocratie, de ne pas abandonner l'opinion publique à la fluctuation de ses propres caprices, et de maintenir ou de défendre contre elle, et aussi contre certains sophistes, les principes essentiels qui sont ceux de toute société, c'est ce qu'un seul homme ne saurait jamais faire ; et il a besoin non seulement de l'appui moral, mais du concours effectif de tous ceux qui pensent comme lui.

Il en a encore besoin, nous en avons tous besoin, pour obliger les gouvernements à l'observation ou au respect de ce qu'ils ont promis ; et même les meilleurs — à savoir qu'ils sont faits pour nous, et non pas nous pour eux. Rien n'est plus nécessaire, dans une démocratie, que d'interposer entre l'isolement du simple citoyen et le pouvoir exorbitant de l'Etat des « groupements » qui divisent, et par conséquent qui amortissent la brutalité naturelle de son action.

Et pourquoi encore, si la lente corruption de son propre principe a usé tous les ressorts d'un gouvernement — ce qui semble bien être le cas du nôtre — pourquoi des Liges ne se proposeraient-elles pas de suppléer à son insuffisance ? et de lui rendre, dans l'intérêt commun, ce que le bavardage et l'intrigue lui ont enlevé de décision, d'énergie, et d'autorité ?

Voici, par exemple, la Lige des contribuables, au siège de laquelle je n'ai pas jusqu'ici vu dire que l'on ait « perquisitionné » ; ou à un fort bon fait. Si l'y a lieu d'être inquiet de notre situation financière, est-ce que nous nous imaginons que le Parlement, de lui-même, y portera remède ? Non ; puisqu'il lui faudrait pour cela se dessaisir des prérogatives qui sont justement celles auxquelles il tient le plus. Que deviendraient nos députés, si la discussion du budget ne leur offrait pas annuellement l'occasion de placer un discours sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, ou sur la subvention de l'Opéra ? Que deviendraient-ils s'ils devaient renoncer à l'exercice de leur initiative en matière budgétaire ? Et comment, d'ailleurs, un gouvernement le leur proposerait-il, étant bien assuré — et il l'est — qu'une telle proposition serait aussitôt le signal de sa chute ?

Ce que nous n'obtiendrions ni du gouvernement ni du Parlement, j'ai la confiance que la Lige des contribuables finira bien par le leur arracher.

C'est qu'elle ne s'adressera pas aux élus, mais aux électeurs, qui sont après tout les maîtres des élus. Elle leur fera toucher du doigt, pour ainsi dire, le danger de la situation financière ; et ce sera déjà cela de fait. Elle ne proposera pas de remède souverain ni magique et, au contraire, elle saura restreindre sa propagande à deux ou trois points. Si nos députés n'avaient plus le droit de proposer de leur chef une diminution de recette ou un relèvement de crédit, et si l'ensemble du budget était voté pour la durée de toute une législature, l'équilibre en serait sans doute plus facile à établir ; et cela encore, les électeurs n'auraient point de peine à le comprendre. Et quand ils l'auraient bien compris, ils n'auraient qu'à exiger de ceux qui solliciteront leurs suffrages cette réforme nécessaire ; et qui doutera qu'avec un peu d'esprit de suite, ils ne l'obtiennent ? Et la Lige des contribuables, ayant fait cet ouvrage, ne s'en tiendra pas là, et de nouvelles réformes, si elles sont également nécessaires, s'imposeront par les mêmes moyens.

Voici maintenant la Lige des Droits de l'homme et du citoyen. Peu nous importe son origine ! De mauvais com-

mencements peuvent engendrer quelquefois de très heureuses conséquences. La ligue s'est formée pour défendre ce que personne, à la vérité, n'attaquait, ni ne menaçait, ou même pour attaquer tout ce qui faisait et ce qui fait sa sécurité comme la nôtre, à commencer par le « respect de la chose jugée ». Mais les hommes n'accomplissent ni tout le bien qu'ils pourraient, ni tout le mal qu'ils voudraient, et finalement, les poursuites mêmes qu'il est question d'exercer contre la Lige des Droits de l'homme et du citoyen nous ont montré l'utilité de son institution.

N'est-il pas en effet monstrueux, — je veux dire inouï, prodigieux, et même ridicule, — que, dans un temps où toutes les libertés, sans en excepter celle de la presse et celle de la tribune, sont poussées jusqu'à la licence, vingt citoyens français puissent se réunir et s'associer pour un objet commun « religieux, politique, littéraire ou autre », mais vingt et un ne le puissent pas ? Est-il admissible, s'ils se sont néanmoins réunis, sans mystère ni secret, au grand jour, qu'un commissaire de police ait le droit d'envahir leur domicile individuel, d'y fouiller leurs papiers, de lire leur correspondance, de faire un choix, à son gré, parmi nos lettres ou nos factures, d'empaqueter proprement le tout, et de le remettre aux mains d'un magistrat, qui nous le rendra peut-être, mais contre lequel, en attendant, nous n'avons aucun recours ? Mais ajoutons à tout cela, et si, pour avoir déclaré publiquement notre intention de nous associer au nombre de vingt et un, afin de soutenir ensemble les droits que la loi nous assure à chacun, nous devenons passibles de l'amende cela n'est-il pas ridicule, prodigieux, inouï, je veux dire encore monstrueux ?

Félicitons-nous donc qu'une Lige se soit formée, dont l'objet déclaré l'instituteur, et l'obligé à protester contre ce qui survit d'arbitraire impérial ou révolutionnaire dans une semblable législation. Souhaitons seulement que d'autres préoccupations, d'un autre ordre, et moins conformes au nom dont elle s'est parée, ne détournent pas de ce but la Lige des Droits de l'homme et du citoyen. Elle se purifiera ainsi de ce qu'il y a eu d'équivoque ou d'un peu trouble dans son origine, et nous serons capables, nous, de la remercier du service qu'elle nous aura rendu.

Et voici encore la Lige de la Patrie française, dont je persiste à croire que le premier appel avait très convenablement défini l'objet. Il nous a donc semblé qu'on donnait à la démocratie française le plus dangereux des enseignements en lui apprenant le mépris de ses traditions et la haine intelligente de son propre passé. La Lige a cru voir, elle a vu, nous avons vu que, sous la poussée de, pour mieux dire, sous l'assaut réitéré des doctrines internationalistes, l'idée de patrie « fléchissait » ; et nous avons compris que, pour en raffermir le fondement, il ne suffisait plus de déclamations sonores, mais il faut creuser plus avant, et ce n'est pas l'affaire d'un jour. S'il a d'ailleurs existé jadis des armées qui n'étaient pas nationales, nous avons vu qu'il n'avait jamais existé de « nation », ni de patrie, sans armée nationale. Allemande ou française, une armée nationale est le lien de l'unité nationale ; et en vain nous répéterions-t-on que « cela va sans dire ». Non ! cela ne va pas sans dire ; il y a même des économistes qui disent tout le contraire ; et puis, ce qui va sans dire va bien mieux encore en le disant.

De là, de cette intention, est sortie la Lige de la Patrie française, et, certes, je n'ai pas besoin d'insister sur l'importance des questions qu'elle s'est proposé d'éclaircir.

Mais ce que l'on voit non moins aisément, c'est qu'une semblable tâche, qui ne saurait être celle d'un publiciste ou d'un moraliste isolé, ne saurait non plus être celle des pouvoirs publics. Si l'esprit militaire ou le sentiment patriotique s'affaiblissent, il n'appartient guère à un gouvernement de les ranimer. Les moyens qu'il en a ne sont pas « persuasifs », mais uniquement « coercitifs » ; et il peut bien sauver la face des choses, mais non pas en maintenir la réalité. Cela est d'un autre ordre, et réclame d'autres moyens, un autre concours. Parallèlement à l'action de l'Etat, qui est nécessairement politique, il faut une autre action qui s'exerce, une action sociale, une action morale. Mais comment s'exercerait-elle autrement que par l'association ? et, à ce propos, si l'on y veut bien songer, qui dira, qui calculera ce qu'il nous en a coûté, depuis cent ans, à nous autres Français, d'avoir vécu comme si nous avions perdu le sens, en quelque sorte, l'habitude et le goût de l'association ?

Pour les recouvrer, formons donc des Liges, et moquons-nous de ceux qui s'en moquent ! ou plutôt, et s'il est vrai que la loi nous interdise d'en former, travaillons, et le plus promptement possible, à faire abolir cette interdiction.

Voilà combien d'années déjà que l'on nous promet une loi sur les associations ? Le ministère actuel nous la donnera-t-il ? Il semble qu'il y soit doublement engagé, par la promesse qu'il en a faite, — après tant d'autres ministères, — et aussi par l'existence de toutes ces Liges. Il y sera d'autant plus enclin, qu'il s'agit d'un sujet d'actualité morale, et que, si la loi n'est pas votée, nous aurons tout de même, pour un temps, mais pour un temps seulement, on forme une Lige des Liges, dont l'objet ne sera que d'obtenir le droit de nous lier.

Ferdinand Brunetière.

Échos

La Température

La pression tend à se relever dans le nord-ouest de l'Europe. Cependant, le vent est fort du Nord-Ouest sur nos côtes de la Manche, avec mer houleuse ; en outre, des pluies sont tombées à Boulogne, Besançon et Cette. La température s'est abaissée ; hier, le thermomètre indiquait 3° au-dessus du zéro à huit heures et 9° à trois heures de l'après-midi ; on notait 15° à Alger. En France, le temps nuageux et frais va persister, avec des averses probables. La journée d'hier a été froide. Le baromètre, à 763mm pendant le jour, restait à 765mm dans la nuit.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 13° ; à midi, 17°. Temps merveilleux.

Les Courses

A 2 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants de Robert Milton :

Prix des Acacias : Romulus.
 Prix des Jacinthes : Flag.
 Prix de l'Asile : Tancardville.
 Prix des Roses : Orizaba.
 Prix de Joinville : Quincy.
 Prix Nuage : Alvarez.

LES FONCTIONNAIRES

Hier, avec un ensemble touchant, les journaux antirevisionnistes déclaraient que les révélations du commandant Esthazy ne présentaient aucun intérêt, mais que celles de M. Quesnay de Beaurepaire suffisaient à marquer une époque. Les feuilles revisionnistes disaient exactement tout le contraire, comme il convient. Pour elles, les histoires de M. Quesnay de Beaurepaire sont du papotage, et celles du commandant, des documents historiques.

Nous qui marquons les coups, entre les deux camps — situation délicate, car les projectiles des adversaires se croisent dans notre zone, — nous avons pensé que la littérature de ces deux messieurs était tout à fait édifiante.

A vrai dire, celle du brave commandant, qui se vante de ne mentir que lorsqu'il en reçoit l'ordre, n'aura toute sa saveur et ne portera tous ses fruits que lorsque des personnages autorisés et désignés par lui auront démontré, comme nous l'espérons, qu'elle a été calomniatrice.

Mais celle de l'ancien procureur général apporte une contribution nécessaire aux annales de ce délicieux temps. Il s'établit peu à peu parmi MM. les fonctionnaires de tout ordre et de tout poil, pour un motif quelconque, de gré ou de force, qu'ils quittent leurs fonctions, une habitude singulière qui consiste à raconter au moyen de volumes, généralement mal écrits, ce qu'ils ont pu surprendre des secrets publics pendant qu'ils étaient investis de la confiance du gouvernement.

Jadis, ce genre de plaisanterie était très mal pris. Aujourd'hui, il semble naturel ; et tout fonctionnaire public révoqué ou sorti en cassant les vitres de l'administration est gué par les éditeurs.

Ce système est plutôt humiliant pour le gouvernement. On a remarqué que lorsque les serviteurs rendent leur tablier en promettant de débiner la baraque, c'est que généralement la maison est mal tenue, interlope même. Et de fait, un homme qui changera de maîtresse aussi souvent que la République change de ministère, ou même de Président, devrait se faire servir par des anges, comme feu Jacob, si l'on voulait être bien servi.

C'est, au fond, cette instabilité ministérielle qui non seulement a avili les charges publiques, mais qui a donné aux fonctionnaires l'audace d'en prendre à leur aise avec le secret professionnel, qu'on n'a jamais aussi souvent violé que depuis qu'on en parle perpétuellement.

Il est difficile de concevoir comment une grande nation qui n'a plus pour ciment et pour lien nationaux que son administration pourra résister longtemps à ces façons de servir.

Il est vrai que si les fonctionnaires s'en vont en faisant claquer les portes, les fonctions ne manquent pas de candidats, puisqu'on découvre des pétitions et des demandes de place dans les cartons évanescents des partis qui n'ont encore rien à distribuer.

Comme la dit Demolins hier dans sa conférence à la Sorbonne, peu à peu l'éducation nous habituera à ne laisser les fonctions qu'aux êtres dénués d'énergie et de volonté. Nous n'en sommes pas encore là, évidemment. Et pourtant, déjà, on se rend compte que ce qu'il faut avoir avec soi lorsqu'on veut devenir un gouvernant, ce ne sont pas les solliciteurs, ce sont les gens qui ne demandent rien. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

Les membres du cabinet actuel ont repris la tradition inaugurée par le ministère Méline et consistant à réunir tous les ministères en un dîner hebdomadaire, donné à tour de rôle par chacun d'eux. Ce repas qui a lieu dans la plus entière intimité est une sorte de Conseil de cabinet officieux où l'on s'occupe des affaires préparatoires ou des questions de personnes que l'on ne veut pas discuter dans la solennité d'un Conseil de ministres.

Quoique le cabinet Dupuy soit en fonctions depuis quatre mois, c'est-à-dire depuis seize semaines, on n'a pas encore pu épuiser le tour de rôle des onze ministères pour ces dîners. Par suite d'événements divers, de réceptions officielles, et enfin en raison de la mort subite du Président Félix Faure et des événements qui ont suivi, il y a eu plusieurs interruptions dans la série des dîners hebdomadaires. Cette série a été reprise vendredi der-

niér — qui est le jour consacré — et c'est M. Paul Delombre, ministre du commerce, qui s'est échu le soin de recevoir ses collègues.

Le dernier dîner de la série sera offert, vendredi prochain, par M. Viger, ministre de l'agriculture. Puis le tour reviendra au président du Conseil.

Les sous-secrétaires d'Etat sont invités à ces dîners hebdomadaires ; mais ne sont pas appelés à les rendre en raison d'abord de ce qu'ils ont un traitement inférieur à celui des ministres — 25,000 fr. au lieu de 60,000 — et ensuite parce qu'ils n'ont pas de résidence personnelle. Ils n'ont, en effet, qu'un cabinet dans l'hôtel du ministère auquel se rattache leur sous-secrétariat.

Le pèlerinage à la tombe du Président Félix Faure continue à amener chaque jour au Père-Lachaise plusieurs milliers de visiteurs et hier, la foule a été aussi nombreuse, sinon plus, qu'au lendemain des funérailles.

Il ne s'agit pas d'ailleurs de curiosité, car les plus belles couronnes et les palmes les plus riches, fleurs naturelles et œuvres d'orfèvrerie fine envoyées par les souverains étrangers, ont été envoyées : c'est la tombe même où repose le Président que l'on veut saluer et devant laquelle on passe recueilli, silencieux, sans autre geste que quelques signes de croix.

Tous les rubans de moire aux lettres d'or ou d'argent, toutes les inscriptions en broderies de perles ont été détachés après les visites de cette semaine et envoyés à Mme Félix Faure. Quelques fleurs restent encore, pas tout à fait fanées et, par pétates, elles s'en vont aux mains du peuple qui passe et veut emporter cette dernière relique du Président Félix Faure ; et cette pitié est vraiment touchante dans sa simplicité.

INSTANTANÉ

Mlle JEANNÉ THOMASSIN

L'une de nos plus délicieuses comédiennes du boulevard, et bientôt l'étoile indiscutée dont les jeunes auteurs attendent la venue.

C'est la ravissante Mme Thomy du Conseil judiciaire qu'on reprenait avant-hier au Gymnase.

Avait débuté, il y a quelques années, au Théâtre du Parc, où M. Lanjalley est venu la chercher pour le Théâtre impérial Michel, de Saint-Petersbourg. Elle y eut d'énormes succès, notamment dans le rôle de Suzanne de Villiers du Monde où l'on s'ennuie, la Souris, Margot, et, en général, dans tout le répertoire de Reichenberg. Elle fut durant sept ans (elle avait débuté à seize ans) l'idole de la haute société russe, conquise par la grâce et le charme de la jeune ingénue, par sa voix exquise et joyeuse, facilement attendrie.

Engagée l'an dernier par M. Porel, au Vaudeville et au Gymnase, elle apparut tout de suite aux Parisiens comme une artiste originale, personnelle, brillante, d'un talent classique, sobre et sûr, qui lui promet de très prochains triomphes.

Le sculpteur Barrias a mis quelque coquetterie à terminer, au moins dans sa partie essentielle, le monument de Victor Hugo à la date anniversaire de la naissance du grand poète.

Dans le grand atelier où il surveille au premier étage de la Galerie des machines les derniers travaux de ses praticiens modéleurs, nous avons vu hier debout la statue du maître qu'entourent les quatre grandes figures de l'Épopée, du Drame, de l'Œde et de la Satire.

Une seule est encore incomplète : au moment de notre visite on lui attachait des ailes, les ailes de la Poésie hugolienne !

Tout sera terminé en juillet et l'on n'attendra plus que le montage dans le grand palais des Champs-Élysées, car on a abandonné le projet de placer provisoirement le modèle en plâtre au rond-point de l'avenue Victor-Hugo, et c'est à l'Exposition même que figurera cet admirable ensemble de sculpture.

Interrogé si les arthritiques pouvaient boire du vin, le célèbre médecin Sydenham s'en tira par cette réponse : « Si vous buvez du vin vous prenez la goutte ; si vous n'en buvez pas, la goutte vous prend ! » Par contre, il n'y a pas la moindre incertitude sur l'eau que doivent boire les arthritiques, pour se guérir ; tous les médecins répondent : « L'eau lithinée de Royat-Saint-Mar ».

Le service d'architecture de la Ville de Paris va profiter des fêtes de Pâques pour installer l'échafaudage à chariot qui servira au nettoyage des très belles grilles d'Abel de Pujol, à la Bourse.

Ce travail, très minutieux et très délicat, doit être confié à des spécialistes ; après le nettoyage il faut repasser les fresques à l'huile et à la cire ; il permettra de voir dans leur tonalité claire ces fresques, que soixante ans de poussière et de fumée ont embues et ternies.

Ce soir, à la Scala, rentrée d'Yvette Guilbert dans un répertoire exclusivement composé de chansons inédites.

Hors Paris

De notre correspondant de Rome :

« On peut dire aujourd'hui que Léon XIII est complètement remis de sa récente maladie. Ceci est tellement vrai que les médecins ont décidé de suspendre la publication du bulletin jusqu'à nouvel ordre. »

« Le fait est qu'au Vatican on est absolument tranquille et les antichambres ont repris leur aspect habituel. Le docteur Laponi couchera cette nuit encore au Vatican, mais par simple mesure de précaution. »

« Léon XIII a quitté le lit vers dix heures, ce matin, et ne s'est recouché qu'à quatre heures ; il a reçu le cardinal Rampolla et le cardinal Mocenni, auxquels il a manifesté le désir de célébrer bientôt la cérémonie qui devait avoir lieu le 3, à la chapelle Sixtine, à l'occasion de l'anniversaire de son couronnement. Léon XIII veut se montrer de nouveau, sur la sedia gestatoria, entouré de sa Cour. »

« Je me suis rendu au Vatican ce soir, à huit heures, et on m'a confirmé les bonnes nouvelles de la journée. Dans le grand escalier menant aux appartements du Pape, le silence de la nuit n'était troublé que par les pas cadencés du suisse de garde devant la grande salle Clémentine. »

De Monte-Carlo :
 « Parmi les plus « select », signalons le dîner que M. Zwan a donné au Grand-Hôtel. Convivés :

« Comte et comtesse La Rochefoucauld, vicomtesse Vigier, vicomte et vicomtesse René Vigier, princesse Georges Radzivil, princesse Pignatelli d'Aragona, comte et comtesse Tyszkiewicz, prince Kotchoubeï, Mlle de Zwan, comte et comtesse Adam Plater, comtesse Wiospolska, M. et Mme Guilhemet, prince Michel Radzivil, comte d'Harcourt, baron Springer, M. Berthelin, M. Hornowski, M. Demidoff, etc. »

Du Caire :

« Le baron et la baronne Edmond de Rothschild, de Paris, les barons Alphonse et Nathaniel de Rothschild, de Vienne, sont descendus au Shepherd's Hotel, où ils ont fait un séjour prolongé. »

« Le restaurant de cet hôtel est toujours le lieu d'élection de tous les personnages de marque de passage au Caire. Nous avons rencontré : le prince de Liechtenstein, le comte Hadelin d'Oultremont, comte et comtesse Matschka, baron de Meyer, baronne de Heward, baron Furstenberg, baron Eyb, général Barnes, Mr Wallace Johnstone, comte et comtesse de Raben, etc., etc. »

Nouvelles à la Main

Dans un compartiment d'un train de banlieue, deux voyageurs lient connaissance et parlent de leur profession.

— Je suis dans le commerce, dit l'un.

— Je suis ?

— J'espère moi-même.

— Ah ! ah ! vous êtes photographe ?

— Non. Commissaire de police.

De notre confrère Z..., après avoir lu, au compte rendu de la dernière réception académique, le passage où M. Mézières rappelle au récipiendaire qu'il a fait sa connaissance il y a près de cinquante ans.

— Voilà de ces choses que les femmes ne se disent jamais quand elles auront leur Académie !

Le Masque de Fer.

ALBERT BATAILLE

Un grand deuil vient de frapper notre maison. Notre collaborateur Albert Bataille est mort hier matin, à huit heures, foudroyé par une congestion pulmonaire.

Bien qu'un peu fatigué depuis deux ou trois jours, il avait passé gaiement la soirée chez lui, en famille. A une heure du matin, les premiers symptômes du mal se déclarèrent. Son entourage et lui-même ne crurent d'abord qu'à un malaise sans gravité, et bientôt, en effet, après que quelques soins lui eurent été donnés, la bonne humeur lui était revenue ; ce n'est que vers sept heures du matin qu'une nouvelle crise se produisit. Il se leva brusquement, puis, regagnant son lit, sur les instances de sa pauvre femme affolée, lui dit simplement : « Je suis perdu ! » et expira entre ses bras.

Il avait à peine quarante-trois ans.

Albert Bataille, né à Blois le 10 mars 1856, était, quoique jeune encore, un des vétérans de la presse judiciaire. Il était entré au Figaro à vingt ans, comme secrétaire de M. Fernand de Rodays, alors chargé de la chronique judiciaire, et avait déployé dans l'apprentissage de ce métier tant d'intelligence, un si remarquable don d'observation, et de telles qualités d'écrivain, qu'à la mort de M. de Villemessant, M. de Rodays installa à sa place, comme rédacteur judiciaire du Figaro, Albert Bataille, âgé de vingt-trois ans.

Ce rapide succès ne l'avait point grisé. Il avait compris que l'exercice de son métier réclamait la connaissance du droit (qui lui manquait totalement) et, vers vingt-cinq ans, Bataille prenait ses premières inscriptions à la Faculté. Et ce ne fut pas un médiocre étonnement que celui de ses examinateurs, le jour où ils virent paraître devant eux, modeste candidat à la licence, cet étudiant presque célèbre déjà au Palais, comme journaliste.

C'est dans notre maison que cette carrière de journaliste s'est continuée et accomplie tout entière. Pendant vingt-trois années, Albert Bataille a donné à notre famille du Figaro, devenue vraiment sa famille, après les deuils qui avaient attristé sa première jeunesse, le meilleur de son activité et de son dévouement.

On sait — et d'autres le diront mieux que nous, et plus librement — quelle situation considérable il avait conquise,

comme chroniqueur judiciaire, parmi ses confrères de Paris, des départements et de l'étranger. Les volumes où méthodiquement, d'année en année, il réunissait ses comptes rendus de Causes criminelles et mondaines, composent une collection que les historiens et les moralistes de demain consulteront. Car c'est tout un aspect de la société de ce temps qui, jour à jour et page à page, s'y évoque, et à cet égard, la « manière » d'Albert Bataille demeurera un modèle. Nul n'excellait comme lui à débrouiller une affaire, à voir vite et à rendre juste, à décomposer un cas juridique difficile, à faire saillir la vérité d'un type dans le raccourci d'un de ces croquis d'audience où, vraiment, il était passé maître. Car Bataille était un artiste et un lettré, très sensible aux délicatesses de l'« écriture ». Au premier abord — avec sa démarche rapide, une certaine brusquerie de geste et de voix, sa forte carrure, ses cheveux coupés courts, en brosse, sur une face ronde où brillaient des yeux gais et francs, la main tordant fréquemment, d'un geste nerveux, la grosse moustache qu'il avait longtemps rasée — l'homme donnait une impression d'intelligence, de bel entraînement, de loyauté. Il fallait entrer un peu plus avant dans son intimité pour s'apercevoir que ce n'était là qu'une moitié de sa nature, et que l'autre moitié était une âme délicate et sensible (avec des côtés de supérieure finesse parisienne) se cachait sous ces dehors de Blésois bon enfant...

Mais Bataille ne fut pas seulement un journaliste de premier ordre. Il s'était fait au barreau, peu à peu, une situation brillante. Tout le temps que ce travailleur infatigable n'employait pas à écrire, il le passait à plaider !

El, à côté de ces deux tâches écrasantes, il avait réussi — nous ne savons vraiment par quel prodige d'activité — à en mener à bien une troisième. Membre du Comité directeur international des Associations de presse, membre du Comité de l'Association des journalistes parisiens, et naguère encore président de l'Association de la presse judiciaire qu'il contribua à fonder, Bataille avait au plus haut degré le souci de la dignité de l'écrivain, et la préoccupation de toutes les réformes, de toutes les améliorations susceptibles non seulement d'élever notre profession, mais d'y assurer l'indépendance de ceux qui l'exercent comme il l'exerçait lui-même : honnêtement et noblement.

Ces multiples problèmes d'assistance, de mutualité, de solidarité corporative passionnaient sa générosité. Avec quel entraînement il nous parlait, il y a si peu de jours, de ce congrès de Rome, où il se réjouissait d'aller dire et faire d'utiles choses ! Là encore, la marque de son action lui surviva.

C'est un bon cœur et une haute intelligence qui disparaissent. Le Figaro envoie ses condoléances émuës et respectueuses à la veuve que ce coup terrible accable, et dont la douleur est partagée par nous tous, les amis de Bataille, ses compagnons de travail.

LE FIGARO.

Les obsèques d'Albert Bataille, officier de l'instruction publique et chevalier de la Légion d'honneur, auront lieu demain mardi, à onze heures du matin, à l'église Notre-Dame de Lorette.

On se réunira à la maison mortuaire, 53, rue Lafayette.

Les amis de notre regretté collaborateur sont priés de considérer cet avis comme une invitation. Il ne sera pas envoyé de lettres de part.

Après la cérémonie, le corps sera transporté à Blois, pour y être inhumé mercredi, à midi.

La Catastrophe de Lagoubran

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Toulon, 5 mars.

Une terrible explosion a jélé cette nuit l'épouvante dans toute la région. Vers deux heures et demie du matin, la nef n° 1 de la poudrière de Lagoubran — poudrière de la marine, située entre La Seyne et Toulon — a fait explosion. Elle contenait, dit-on, 50,000 kilos de poudre noire. La force de la déflagration fut telle que les vitres des maisons volèrent en éclats : les déviances des magasins furent enfoncées par l'énorme pression de l'air. En même temps, tous les becs de gaz s'éteignirent, et c'est dans l'obscurité la plus complète que s'organisèrent les premiers secours.

Le bruit de l'explosion a été si formidable qu'on l'a entendu à Nice, à Beaulieu et à Monaco, c'est-à-dire à 120 kilomètres de Toulon. A Nice, on a cru à un tremblement de terre ou à une explosion tout proche de la ville, venant de la mer.

Le port de Toulon possède deux poudrières, situées à l'ouest de l'arsenal : celle de Milhau, la plus importante, et celle de Lagoubran, où l'explosion s'est produite. En arrière de cette poudrière, établie sur une petite presqu'île, passent le chemin de fer de Marseille à Toulon et la route de Toulon à La Seyne. Sur cette route, de nombreuses maisons forment comme un petit village. L'effroyable commotion a renversé la plupart de ces maisons qui, en deux secondes, n'offraient plus qu'un amas de débris infortunés recouvrant des cadavres et des blessés !

La poudrière était gardée par un poste

de six hommes et un caporal du 8^e d'infanterie de marine. Quatre sont morts ; les trois autres sont grièvement blessés. Le caporal chef de poste, qui a été littéralement scalpé, survivra néanmoins, espère-t-on, à son horrible blessure. Le cuir chevelu, complètement détaché sur toute la partie postérieure de la tête, lui recouvrait le visage comme un voile, quand on l'a trouvé.

Les secours

Les travaux de déblaiement ont commencé aussitôt, tant à la poudrière que dans le village. Les soldats du 8^e d'infanterie de marine, arrivés les premiers sur le lieu de la catastrophe, ont organisé les secours, et bientôt des lits, des matelas furent installés un peu partout pour recevoir les malheureux blessés.

M. Pastoureaud, maire de Toulon ; MM. Michéol, Vincent et Roure, adjoints ; l'amiral de La Jaille, préfet maritime ; le général Pallé, le sous-préfet, les contre-amiraux Gourdon, Michel, Bellanger, etc., arrivés dès la nouvelle du sinistre, assistent aux travaux de déblaiement.

En même temps qu'une foule énorme, accourue de toutes parts, toutes les troupes sont sur les lieux, rivalisant de zèle avec le corps médical, civil et militaire, en entier.

Aux kilomètres à la ronde, tout est dévasté : les maisons sont démolies, les arbres abattus, les champs complètement ravagés et recouverts de pierres, quelques-unes énormes ; l'une d'elles, notamment, du poids de cinquante kilogrammes, est tombée près du faubourg du Pont-de-Las, distant de deux kilomètres.

De nombreux dégâts ont été constatés dans le faubourg et dans la ville de Toulon distante de près de quatre kilomètres.

Au faubourg Saint-Jean-du-Var, distant de sept kilomètres, des vitres ont été brisées, des portes enfoncées, et le sol d'une partie du faubourg a été recouvert d'une poussière noire.

Un paysan raconte avoir trouvé, à plus d'un kilomètre du lieu du sinistre, une grosse caisse en zinc complètement aplatie.

Les scènes navrantes auxquelles donna lieu la découverte des morts et des blessés défient toute description. A 3 heures, on avait retiré de dessous les débris 400 cadavres et plus de 400 blessés, affreusement mutilés pour la plupart. Ils ont été transportés les uns à l'hôpital militaire, les autres à l'hôpital maritime de Saint-Mandrier, d'autres enfin au domicile de leurs familles.

Liste des morts

A huit heures et demie du soir, on continuait à évaluer à une soixantaine le total des morts. Tous ne sont pas connus, car tous ne sont pas retirés des débris. Parmi ceux qui ont été transportés à l'hôpital civil, six n'ont pas encore leur identité établie. Voici, officiellement, la liste des cadavres qui avaient été découverts dans la soirée, et qui, tous, ont été transportés dans les hôpitaux. Citons d'abord ceux qui sont à l'hôpital de la marine :

Louis Canca, soldat au 8^e de marine, Vasselin, soldat au 8^e de marine. Peyregre, soldat au 8^e de marine. Chailier, caporal au 8^e de marine, 22 ans. Brau, chef artificier, maréchal des logis chef de l'artillerie de marine, originaire des Basses-Pyrénées, 34 ans, a eu le crâne fendu en plusieurs endroits. Sa femme, qui reposait à côté de lui, n'a eu aucune blessure. Cottini, soldat au 8^e de marine.

Voici maintenant les morts qui ont été déposés à l'hôpital civil :

Lucie Jenot, épouse Arnaud, 58 ans, employée à l'école de pyrotechnie. Josephine Arnaud, épouse Joffroy, 29 ans, fille de la précédente. Adrien Joffroy, 6 ans, fils et petit-fils des précédentes ; on sait que les autres enfants de la malheureuse Mme Joffroy sont blessés. Veuve Marianne Quiselle, épouse Raynal, 56 ans.

Bernard Raynal, 40 ans. Jean-Baptiste Menet, terrassier, né à Sospel (Alpes-Maritimes), en 1864. Ambroise Blanc, maçon. Louis Quiselle, chef contremaître aux travaux hydrauliques.

Denis-Marie Bordonne, 55 ans, originaire d'Arles où habite sa fille, ouvrier du port. Bordonne, employée à l'école de pyrotechnie, 60 ans, épouse du précédent.

Josephine Garnier, épouse Perrimond, 40 ans, domestique de journaux. Jean Scapola, né en 1841. Giraudon, maçon. Nicolas X., femme non reconnue. Jeanne Borchio ou Boccio, fille du cabaretier.

Jean Paul, 70 ans. X., épouse Giraud, 40 ans. Enfant Leboul, jeune fille. M. Pumon et sa fille. Mme Pellegrin.

Paul Martin, houlanger. Alphonse Dauvergne, brigadier d'octroi en retraite, 71 ans. Claire-Scholastique Arnaud, épouse du précédent, originaire d'Annot (Basses-Alpes). Clara Garnier, épouse de Louis Quiselle, également décédée, 50 ans.

Charles Dauni. Louise Monge, 42 ans. Fille cadette Monge. Marie Monge, mère des précédentes. Joseph Colombo, 25 ans, reconnu par son frère.

Jacques Falchero, mineur, 44 ans, demeurant cantine Jean, à Lagoubran. Trois hommes inconnus. Un enfant au maillot inconnu. Deux femmes inconnues.

Joseph Buhel, 63 ans, contre maître chez M. Signoret, d'origine alsacienne.

A cette liste il faut joindre le nom du jeune Jules Kauffmann, six ans, dont le cadavre n'a pas été retrouvé, et ceux de Jean Falco, onze ans, et Victor Chabaud, quinze ans, deux blessés de la journée qui ont succombé ce soir. Ce qui, en ajoutant les six décédés de l'hôpital maritime, porte à cinquante le total des morts connus.

Les travaux de déblaiement, dirigés par le contre-amiral Bellanger, chef d'état-major du cinquième arrondissement maritime, seront repris ce matin lundi, à six heures.

Le préfet maritime a demandé au général Metzinger, commandant le 15^e corps d'armée, de lui envoyer cent hommes du génie.

Au Conseil municipal

Le Conseil municipal s'est réuni extraordinairement aujourd'hui, à trois heures. Le maire, en termes émus, a fait part au Conseil de l'effroyable malheur, et lui a proposé :

1^o Le vote d'un crédit de cinq mille francs à titre de premiers secours ;

2^o La prise à la charge de la Ville des frais de funérailles des victimes, qui auront sans doute lieu mardi ;

3^o L'achat d'une couronne offerte par la Ville de Toulon ;

4^o La concession perpétuelle d'un terrain au cimetière pour servir de sépulture aux victimes ;

5^o Une souscription publique qui sera ouverte à partir du 6 mars.

Les funérailles

Les funérailles des victimes auront lieu mardi matin avec la plus grande solennité. Toutes les autorités maritimes, militaires et civiles y seront représentées. Le ministre de la marine M. Lockroy, retenu à Paris par la discussion du budget de la marine, délègue spécialement pour le représenter un de ses officiers d'ordonnance, le lieutenant de vaisseau Bérard. Le préfet maritime y assistera en personne avec les officiers de son état-major. Le maire et le Conseil municipal de Toulon conduiront le deuil ; le préfet du Var et le sous-préfet les assisteront.

L'enquête

Une enquête sur cette épouvantable catastrophe a été immédiatement ouverte. Jusqu'à présent, elle n'a pas donné de résultats appréciables. Toute pensée de malveillance semble cependant devoir être écartée. Les autorités maritimes croient qu'une décomposition chimique s'est produite dans une caisse de poudre sans fumée, laquelle, en faisant explosion, a déterminé l'inflammation générale des cent tonnes de poudre emmagasinées dans la poudrière n^o 1 de Lagoubran.

Par un hasard providentiel, la poudrière n^o 2, toute voisine et également remplie de poudre et de projectiles chargés, est restée indemne, bien qu'elle ait eu sa couverture endommagée et une porte défoncée.

Quant à la poudrière de Milhan, située un peu plus à l'Ouest, elle n'a pas été atteinte.

L'explosion a fusé dans la direction Nord, comme un décharge de mitrailleuse, élargissant son champ d'action dévastatrice à mesure que les matériaux de toute sorte, transformés en projectiles, s'éloignaient du foyer explosif.

Le déplacement de l'air a été tellement considérable, si prompt et si violent, qu'il a déterminé une perturbation atmosphérique curieuse : au moment de l'explosion, le ciel était pur et tout étoilé ; peu de temps après, une légère pluie est tombée.

Fallois.

Dès qu'il a été informé de la catastrophe de Toulon, M. Loubet, Président de la République, a envoyé une somme de 500 francs, pour être répartie, à titre de premiers secours, entre les familles des victimes.

Il a fait demander plusieurs fois dans la journée, au ministre de la marine, des nouvelles des blessés.

M. Charles Dupuy, président du Conseil, a fait également parvenir une somme de 500 fr. De son côté, M. Lockroy, ministre de la marine, a mis à la disposition du préfet maritime de Toulon une somme de 10,000 francs, qui sera distribuée aux familles des victimes de l'explosion de la poudrière de Lagoubran.

LE COMMANDANT ESTERHAZY

La seconde partie du récit du commandant Esterhazy vient de paraître.

Nous en détachons seulement, comme nous l'avons fait hier pour la première partie, les passages intéressants, laissant de côté ceux de moindre importance, ou qui sont déjà connus de nos lecteurs, notamment le long récit, souvent publié des relations du commandant Esterhazy avec le journal *l'Observer*, de Londres.

M. Esterhazy, poursuivant sa déposition devant la Chambre criminelle, a tenu à établir que, malgré une séparation judiciaire, Mme Esterhazy et ses enfants n'ont pour vivre que ce qu'il leur faut parvenir. « La famille de Mme Esterhazy, dit-il, — bien que ses parents les plus proches soient puissamment riches — ne fait absolument rien pour elle et pour ses enfants, les a complètement abandonnés, et elle mourrait de faim sans moi ; ceci la lettre. »

Et le commandant ajoute :

En me frappant par des moyens aussi illégaux et aussi iniques, qui suppriment pour ses victimes toutes garanties, ce n'est pas seulement moi, ce sont mes enfants que M. Cavaignac a frappés.

Ce n'est pas seulement à M. Cavaignac qu'on veut le commandant Esterhazy. Il se plaint aussi très amèrement de témoins qui ont déposé contre lui devant la Chambre criminelle.

Il maintient le récit déjà connu de ses relations avec le colonel de Schwartzkoppen, attaché militaire allemand, et, sur l'interrogation du président et de plusieurs conseillers, il déclare que sur ce point comme sur les autres il peut fournir la preuve de ce qu'il avance.

En ce qui concerne le bordereau, le commandant Esterhazy a fait à la Chambre criminelle la brève déclaration suivante :

Pour cette pièce, le Conseil de guerre de 1894 a déclaré qu'elle était de Dreyfus, celui de 1895 qu'elle n'était pas de moi. Je n'ai rien à ajouter.

Relativement au colonel Henry, le commandant Esterhazy a remis au *Daily Chronicle* une note complémentaire qui est ainsi conçue :

J'ai fait remarquer que le colonel Henry disparaissait un jour, à la minute, à l'instant même où on me frappait et où on cherchait à me faire disparaître moi-même. Je veux dire quelques mots du colonel Henry, que je connaissais depuis plus de vingt ans. J'avais appartenu au service des renseignements au ministère de la guerre peu après sa création, et j'y étais resté en 1878, 1879, 1880, comme lieutenant. Je l'avais quitté en étant nommé capitaine. J'y avais, avec Henry, qui y était attaché au même titre, la même qualité et le même grade. Nous avions ainsi vécu côte à côte pendant longtemps et nous ne nous étions jamais perdus de vue depuis. Henry était un officier excellent sous tous les rapports, d'une discipline et d'un dévouement absolus.

L'origine de la lettre Panizzardi n'était pas un secret pour tous ceux qui étaient au courant et qui devaient y être, et dès le premier jour où cette pièce a été produite à la Cour d'assises par M. le général de Pellieux, j'ai dit à plusieurs personnes que cette pièce n'était pas authentique. Je l'ai dit à M. de Boislandré, je l'ai dit à M. de Tézennas, je l'ai dit à M. Jeannière, à son secrétaire et à diverses autres personnes.

Le 1^{er} avril 1898, sur l'invitation du général de Boislandré, M. le colonel du Paty de Clam me donna, le soir, un rendez-vous dans lequel nous eûmes une longue conversation dans laquelle je lui parlai de l'authenticité de ces documents. J'attirai son attention sur ce point l'attention de M. le général de Pellieux. Ce n'était donc un secret pour personne de savoir qu'avaient, au ministère, intérêt à le savoir.

Du reste, cette pièce, ne fut-elle que par sa rédaction, ne pouvait résister à un examen sérieux.

Elle avait été fabriquée de la manière suivante : on avait, au service des renseignements, des lettres sans importance ayant l'origine qu'on voulait attribuer à ce document et écrites sur un papier particulier.

L'agent secret qui apportait ces lettres ou les pièces venant de cette source les apportait toujours déchirées en menus morceaux et comme prises dans un panier à papiers. On donnait donc de ces lettres ou, mieux, les morceaux d'une de ces lettres, on les donnait, côté par côté, la pièce nouvelle, l'enlève, la signature et quelques mots, puis, sur des bouts de papier gris dans les blancs d'une autre lettre de la même origine, on écrivait, en imitant l'écriture, ce qu'on voulait mettre.

On colla ensuite sur une feuille tous ces bouts de papier se disant provenant de la corbeille à papiers de l'agent étranger et on eut ainsi une lettre qui paraissait être reconstruite par le rapprochement et le recollage de morceaux de papier déchirés ayant composé ladite lettre. Henry était parti en permission depuis quelque temps avec sa famille et devait traverser Paris pour se rendre des bords de la mer à la campagne pour l'ouverture de la chasse. Il ne devait faire que passer par Paris.

Bien que la perte du pauvre homme fût déjà entièrement résolue, il ne se doutait absolument de rien.

Il fut, à son passage, mandé chez le ministre, où il se trouva en présence de Cavaignac, du général de Boislandré et du général Rogot. Ce fut là que cette séance, il est facile de le reconnaître, fut l'interrogatoire même, si étrange soit-il, qu'on en a publié plus tard.

Dénoncé par des chefs qui, depuis le commencement, savaient toute la vérité, — ils ne pouvaient pas ne pas la savoir — et dans lesquels il avait toute confiance, sur l'appui desquels il se croyait en droit absolu de compter, le malheureux impérieux était de le couvrir, le malheureux a senti qu'il était en danger, et il a dû, et devant cet abandon imprévu, abominable, il n'a pu dire en sortant du cabinet du ministre que ces mots qu'on n'a pas osé nier : « Les misérables ! Ce sont eux qui m'ont perdu ! »

Alors qu'arrêté pour un acte criminel, on aurait dû, aux termes mêmes de la loi, l'écraser à la poudrière de la Cherche-Midi, voisine du ministère de la guerre, c'est au Mont-Vallier, fort éloigné, où ne doivent être menés que les officiers punis d'arrêts de forteresse, c'est-à-dire de peines disciplinaires, qu'on le conduit. La raison de cette dérogation à la loi est simple. A la prison du Cherche-Midi, dépendant de la justice militaire, l'écrasement eût été au secret, ou, en tout cas, il eût été difficile de pénétrer auprès de lui. Il n'en était pas de même au Mont-Vallier.

Quant à cet interrogatoire, il est extraordinaire.

Il est par demandes et réponses, c'est-à-dire dans la forme la plus précise, la plus exacte qui soit, dans une forme telle que, quand un prévenu est interrogé par un juge et que ses réponses sont transcrites séance par séance, il y a toujours des erreurs ou des rectifications et que la loi exige que l'interrogatoire soit signé séance tenante par le prévenu.

Or, non seulement cet interrogatoire n'a pas été écrit en présence du colonel Henry, on ne lui a pas soumis pour lui faire certifier que ses réponses sont transcrites séance par séance, mais, arrêté vers quatre heures, la journée et la soirée se passent sans que cet interrogatoire lui soit soumis et soit présenté à sa signature, la matinée du lendemain s'écoule, rien non plus, et enfin, on trouve, dans l'après-midi, le colonel mort, sans que ce fameux interrogatoire ait été signé, l'ajourné sans qu'il ait été rédigé.

Cette rédaction, faite après coup, dans ces conditions étranges, anormales, illégales, a été ce qu'on a voulu. Au même moment, j'étais mis en réforme, et tous les agents de la brigade politique de la Préfecture de police m'entouraient de toutes parts, prêts à m'arrêter et à me réduire, moi aussi, au silence. Cavaignac se croyait triomphant, sa parenté avait seule sauvé le colonel du Paty et, les petits enfants pour sauver les gros, le ministre de la guerre chargeait M. le chef d'état-major général de faire une enquête sur les faits dont il aurait dû personnellement endosser toute la responsabilité, d'enquêter sur des actes dont il était responsable.

Cet homme, ce Cavaignac, se croit Machiavel, il n'est que Jocrisse. J'ai raconté ailleurs comment j'ai su échapper aux agents de la Préfecture de police et sauver un certain nombre de papiers dont je me suis servi pour aujourd'hui quelques-uns au public.

Les faits parlent d'eux-mêmes, les conclusions viendront tout naturellement à l'esprit de tous ceux qui voudront bien apporter quelque attention à ces faits qui ne sont point de vagues assertions, mais bien des affirmations appuyées, contrôlées, certifiées par d'indiscutables preuves.

Ici s'arrête l'article du journal anglais et, par conséquent, les communications qui lui ont été faites par le commandant Esterhazy.

G. Davenay.

LA JOURNÉE

Lundi 6 mars

Sports : Courses à Vincennes (2 h.). Le Concours général agricole. Visite de M. le Président de la République à l'Exposition de la Galerie des Machines (10 h.). — Déjeuner, à l'Élysée, offert par M. Loubet aux jurés et lauréats de l'Exposition agricole. — Le soir, banquet des Agriculteurs de France, au Continental.

Au Conseil municipal : Discours de M. Lucipia, le nouveau président. Réouverture : La Renaissance, avec *l'Enfant prodigue*.

Le Parlement : A la Chambre, discussion du budget des colonies (2 h.). Au Palais : Convocation de M. Grosjean, juge à Versailles, devant la Cour de cassation réunie en Conseil supérieur de la magistrature.

Onverture, devant la Cour d'assises, des débats de l'affaire Bianchi (tentative d'empoisonnement par l'atropine).

Conférences : Dernière conférence de M. Lafenestre sur les « Maîtres de l'Ecole française » (2 h.), dans les salles du Musée du Louvre, sous les auspices de la Société artistique des amateurs. — R. P. Largent : « L'Apologétique dans les oraisons funèbres de Bossuet » (3 h.), Cercle de la rue du Luxembourg, 48.

Dans les églises : Obsèques de M. Fernand Xau (14 h.), Saint-Honoré d'Eylau ; inhumation au cimetière des Batignolles. — Fêtes de l'Adoration à Saint-Louis d'Antin (pendant les trois jours, sermons à 4 h., par le R. P. Fontaine ; à 8 h. 1/2, par M. l'abbé Goumelle). — Toute la semaine, à Saint-François-Xavier, vénération des reliques de saint François-Xavier et sermons, à 4 h., par le R. P. Gaudeau, et à 8 h. 1/2, par M. l'abbé Dieu. — Ouverture de la retraite des Dames de Sainte-Geneviève (rue de Sèvres, 27 ; prédiatrice de M. l'abbé Millot) et de celle des Mères Chrétiennes (11, rue Notre-Dame-des-Champs ; prédiatrice de M. de Boislandré).

La charité : Représentation de *la Résurrection* du Christ, de l'abbé Perosi (9 h. du soir, Cirque d'été).

Au Bon Marché : Exposition générale des nouveautés de la saison. Grands Magasins du Printemps : Exposition des nouveautés d'été.

Le Monde et la Ville

SALONS

— Élegant dîner samedi chez Mme la comtesse Pillet-Will, suivi d'une réception intime. On a beaucoup applaudi M. Galipaux et Mlle Bréval dans *Folle Entreprise*, la jolie pièce de M. Donnay.

— Très jolie soirée artistique avant-hier chez Mme G. Dumont, femme du président des Ingénieurs civils, dans ses salons du quai d'Orsay. Très applaudis Mlle del Bernardi, M. Lupac et M. Vauvel. Clou au programme : *Paris qui tourne*, l'amusante revue de M. Hugues Delorme, jouée par Mlle Alice Berthier, MM. Raoul Faumier et M. Mayol. Au piano, Mme Baudéan.

— Samedi prochain, matinée musicale chez Mme Maurice Sulzbach, dans ses salons de l'avenue d'Élén. — Lundi prochain, musique et tour de valse, de neuf heures à minuit, chez M. et Mme Hippolyte Adam, dans leur bel hôtel de la rue Ampère.

— Soirée de comédie le mardi 14 mars chez Mme Le Couppé, née de Courcy, dans ses salons de l'avenue Victor-Hugo.

— Dîner et réception, les 20 mars, 20 avril et 20 mai, chez Mme Allouard-Jouan, dans ses salons de la rue Saint-Florentin.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

— C'est ce soir, à neuf heures, qu'aura lieu la troisième audition de *la Résurrection* du Christ, de M. l'abbé Perosi, dont le succès éclatant ne fait qu'augmenter. On trouve des billets aux bureaux du Cirque d'été.

Arrivés à Paris et descendus à l'hôtel Vouillemont :

Baron et baronne Houtart, vicomte de Noyelles, marquis de Champagny, M. et Mme Bacon de Sains, M. Hange, chambellan du roi de Suède et du Danemark.

— La soirée donnée par Mme Emilie Herman à la salle Erard a été un vrai régal artistique. Une assistance des plus élégantes a applaudi d'enthousiasme Mme E. Herman, dont le talent de pianiste est si apprécié ; M. A. Baidelli, le célèbre baryton ; M. Jacques Thibaud, l'excellent violoniste ; et M. G. Pfeiffer qui, avec Mme Herman, a joué ses *Variations artistiques* pour deux pianos.

— Mme de Peralta, en grand deuil par suite de la mort de son fils le comte Ferdinand de Gontaut-Biron, n'a pas accompagné son mari, le ministre de Costa-Rica, qui assistait à notre dernier feu d'artifice.

— C'est mercredi prochain qu'aura lieu, dans les salons de M. Mors, la matinée au profit de l'érection du monument de Bossuet à Dijon, œuvre patronnée par Mgr l'évêque de Dijon. En voici le programme :

La Belle au Bois dormant, de M. Holmès, et *Chant d'adieu*, de Victor ; comte Arthur de Gabric ; — *Lucie*, de Musset, musique de Benjamin Godard, adaptée par M. Fernand Rivière ; Mlle Madeleine Godard ; — *Monologues* : M. Truffier ; — *Le Tiphon*, de M. de Guich, transcrit et exécuté sur le « pochette » : M. Danbé ; — scène de *l'Ecole des Femmes*, de Molière ; Mlle Reichenberg et M. Coquelin cadet ; — *Soli Gilles*, opéra-comique du dix-huitième siècle, paroles de C. Monselet, musique de Ferd. Poise ; Mme Molé-Truffier, Mlle Reichenberg, M. de Lisle, M. Pionnier, M. Raguez, marquis Guilhem de Pothuan, comte Arthur de Gabric et Gourdou.

L'orchestre sera dirigé par M. Ad. Maton. Au piano, M. Wanssens.

On trouve des billets chez Mme Reichenberg, 11, rue Marguerite, et chez MM. Durand, éditeurs, 4, place de la Madeleine.

— L'empereur d'Allemagne a conféré les insignes de l'ordre de la Couronne, de première classe, au baron Alfred de Rothschild, frère de lord Rothschild et consul général d'Autriche à Londres.

CERCELES

— M. R. Huet, présenté par MM. Raymond Fournier et Helley, a été reçu comme membre actif du Tennis-Club.

Le premier handicap hebdomadaire du T. C. P. commencera aujourd'hui, à une heure et demie, pour continuer mercredi et vendredi à la même heure.

MARIAGES

— Le mariage de M. Ambroise Goupy avec Mlle Jeanne Perquer, qui devait avoir lieu demain, à midi, en l'église Saint-Pierre de Chaillot, est remis, pour cause d'indisposition, à une date ultérieure.

— Le marquis de Puivert est fiancé à Mlle May Berlioz, fille de M. et de Mme Victor Berlioz.

— On a bûné, à Notre-Dame de Bercy, le mariage de M. Robert Girard avec Mlle Céline Hervollet, fille du président du groupe royaliste du dixième arrondissement. Les témoins étaient, pour la mariée : le baron de Lormais, président de la Fédération des groupes royalistes de la banlieue Nord-Ouest de Paris, et M. Henry de France, président du groupe royaliste du deuxième arrondissement ; pour le marié : MM. Gobin et Trouvelot.

— On célébrera prochainement, à Nice, le mariage du baron Gustave de Taube avec la comtesse Charles Zamoyka, née von Kronenberg.

CHARITÉ

— La messe annuelle pour les membres défunts de la Société des Œuvres de mer sera célébrée jeudi prochain, à 9 heures, en la chapelle de Notre-Dame de Salut, 8, rue François-I^{er}.

— A l'issue de la messe, la Société se réunira à 10 heures, en assemblée générale annuelle au n^o 22 du Cours-la-Reine. L'ordre du jour comprendra le rapport sur la situation de l'œuvre, l'approbation des comptes, l'examen du budget et différentes propositions.

Au cours de cette séance, M. Chastang, médecin de 1^{re} classe de la marine et professeur à l'école de médecine de Bordeaux, fera le récit de la campagne en Islande en 1898, à bord du *Saint-Paul*, dont il était le médecin-major.

DEUIL

— C'est ce matin, à onze heures, qu'on célébrera, à Saint-Honoré d'Eylau, les obsèques de M. Fernand Xau, directeur du *Journal*.

On se réunira à la maison mortuaire, 33, avenue Victor-Hugo.

Il n'a pas été envoyé de lettres de faire part et on est prié de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

L'inhumation aura lieu au cimetière des Batignolles.

— Les obsèques de Mme Paine, mère de Mme Ferdinand Bischoffheim, seront célébrées demain matin, à onze heures, en l'église Saint-Georges, rue Auguste-Vacquerie, ancienne rue des Bassins. On se réunira à la maison mortuaire, 54, avenue d'Élén.

— On nous annonce le décès de M. Duboscq, ancien agent général des Charbons de la Compagnie parisienne du Gaz. Ses obsèques auront lieu demain mardi 7 mars, à dix heures, en l'église Saint-Vincent-de-Paul. Prière de considérer le présent avis comme une invitation.

— Nous apprenons la mort : — De M. Pierre Bernard, professeur de médecine à la Faculté de médecine de Lille, décédé en ville à l'âge de 36 ans ; — Du sénateur et conseiller privé M. Léon Toulkouski, ancien directeur du département des douanes et mi-

nistre des finances russes, décédé à l'âge de 59 ans ; — De M. Paul de Gallard de Zaleu, maire de Villefranche-d'Allier ; — De M. Le Grix, commissaire général de la marine en retraite, décédé à Lorient à l'âge de 63 ans ; — De M. Hubert Clerget, le dessinateur bien connu, professeur à la maison d'éducation de la Légion d'honneur à Saint-Denis, décédé à l'âge de 81 ans en son domicile, à Vanves. Ses obsèques seront célébrées ce matin, à dix heures. L'inhumation aura lieu au cimetière Montparnasse. Le défunt était le père de M. Georges Clerget, lieutenant d'infanterie détaché à l'école supérieure de guerre.

— Avant-hier on eut lieu, à Vouvray (Indre-et-Loire), au milieu d'une nombreuse assistance, les obsèques de Mme Bruley des Varannes, veuve de l'ancien magistrat, décédé il y a six mois.

Le deuil était conduit par ses deux fils, l'un appartenant à l'armée, l'autre à l'administration militaire, M. l'abbé des Varannes, qui fit la campagne de Madagascar et qui est actuellement amoné de l'escadre du Nord.

Ferrari.

La maladie de la reine des Belges

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Bruxelles, 5 mars.

L'amélioration qui s'était manifestée hier dans l'état de la Reine ne s'est pas maintenue et, dans la soirée d'hier, l'état de la souveraine s'est subitement aggravé. Telle a été l'inquiétude que le personnel du château de Laeken, où se trouve l'auguste malade, et celui du palais de Bruxelles ont dû rester sur pied jusqu'à fort avant dans la nuit.

Le Roi et le docteur Thiriar sont restés au chevet de la Reine, et ce matin un bulletin, dont voici le texte, a été publié :

Dimanche, 8 heures matin. — La nuit a été moins bonne et l'état n'est pas aussi satisfaisant.

LA TRAVERSÉE DIFFICILE

PAR CARAN D'ACHE



Flirt par gros temps.

A LA SORBONNE

M. G. Bonvalot a le don d'organiser des réunions. Par le beau temps d'hier, dimanche, il a empli, avec les seuls membres du Comité Duplex qu'il préside, l'amphithéâtre de la rue des Ecoles.

Et au programme, ni poésie, ni musique, comme on a l'habitude d'en entendre dans les cérémonies dominicales. Rien que deux conférences, mais dont le seul titre promettait.

C'est, après les remerciements de M. Bonvalot à la si nombreuse assemblée, M. Edmond Demolins, l'érudit économiste, le maître le plus écouté de la Société Le Play, qui va ouvrir le feu, en nous parlant de l'avenir de l'éducation nouvelle.

Il a ses côtés MM. Wallon, sénateur; de Villebois-Mareuil, de Pontevès-Sabran, et plusieurs officiers représentant l'Ecole de Saint-Cyr.

Sur les gradins de l'amphithéâtre, on remarque aussi beaucoup de soldats en uniforme.

Selon l'orateur, comme pour MM. Jules Lemaitre et Ernest Lavisse qui ont traité ici, avant lui, de l'éducation et de la nécessité de la réformer :

La crise de l'éducation n'est pas née seulement des programmes et des examens; elle est née surtout de ce que l'enseignement tend à devenir un organisme de parti et un instrument de combat.

L'Ecole est devenue en quelque sorte le bureau de recrutement des partis.

Cette singulière conception de l'Ecole provient de l'importance excessive que nous attribuons à la vie publique.

En effet, on vit de la politique; on lui demande ses moyens d'existence. Etre ou n'être pas du clan qui détient le pouvoir et les places est une question de vie ou de mort.

Il faut la modifier dans le sens d'une meilleure adaptation de l'homme, non pas aux situations publiques, mais aux situations privées.

Et, pour cela, le professeur propose le remplacement des lycées, des collèges, des institutions par des *Public Schools* qui fonctionnent avec succès en Angleterre et aux Etats-Unis.

Ce genre d'école est établi à la campagne. Il comprend, au centre, un grand corps de bâtiment, où sont installées uniquement les classes, la bibliothèque, les laboratoires.

Tout autour et à quelque distance sont disséminées dans la campagne les habitations des professeurs.

Chaque professeur reçoit chez lui un certain nombre d'élèves, de dix à trente. Il est directement en rapport avec les familles et joue, vis-à-vis des enfants résidant dans sa maison, le rôle de tuteur. Les enfants sont ainsi installés dans un vrai foyer, dans une vraie famille, où ils échappent aux influences détestables et à la promiscuité malsaine du grand internat. Ils sont libres de travailler dans leurs chambres ou au dehors suivant les règlements de l'école et commencent ainsi à faire l'apprentissage d'une certaine liberté.

C'est par des rugissements de joie que les nombreux enfants amenés par les parents acclament ce passage. Par malheur, je suis forcé d'arrêter. Aussi bien j'ai hâte d'arriver à l'autre difficulté très grave, qui s'oppose au relèvement de notre enseignement; il s'agit de l'organisation actuelle du service militaire.

Tant que notre mode de recrutement ne sera pas modifié, le relèvement de notre enseignement est presque impossible.

Depuis la nouvelle loi militaire, les écoles qui dispensent de deux ans de service sont encombrées de candidats. Plusieurs de ces

écoles périssent, faute d'élèves; elles en ont trop maintenant.

On peut dire que les pères et les mères de famille, d'un bout de la France à l'autre, sont comme obsédés, et je dirai presque hétéérés, par une même idée fixe : soustraire leurs fils aux trois années de service.

C'est à tel point que l'Ecole n'est plus guère qu'un moyen de faire dispenser du service militaire.

Si encore le régime militaire actuel nous assurait une armée solide; ce serait au moins une compensation, mais tous les officiers sont unanimes à déclarer que l'armée actuelle n'est pas solide parce qu'elle manque de cadres.

Nous n'avons pas de cadres parce que nos sous-officiers sont des enfants qui, à peine gradés, rentrent dans leurs foyers.

Il faut donc changer notre mode de recrutement, mais M. Demolins estime que le service de deux ans qui a été proposé n'apporterait point la solution désirée.

L'urgence, dit l'orateur, consiste à chercher une combinaison qui permette de faire face aux deux éventualités possibles, en nous assurant à la fois le nombre et la qualité, au lieu de sacrifier, comme on le fait aujourd'hui, la qualité au nombre.

Le nombre ne peut être donné que par le service militaire universel.

La qualité ne peut être donnée que par l'armée de métier.

Le nombre et la qualité à la fois ne peuvent être donnés que par la combinaison du service universel et de l'armée de métier.

L'intérêt social serait sauvegardé si on réduisait le service universel à un an, parce que cette période d'instruction serait assez réductrice pour ne pas désorganiser les diverses professions.

La justice serait sauvegardée, si tout le monde était soumis à cette durée uniforme de service, ce qui supprimerait le privilège mal organisé qui existe aujourd'hui.

Enfin l'intérêt militaire serait sauvegardé si on créait concurrentement une armée de métier, composée exclusivement de volontaires s'engageant pour une période d'au moins sept années. Le recrutement de ces volontaires serait facile, si on assurait sérieusement et en bonne et due forme, à l'expiration du service, ces fameux emplois administratifs que les Français se disputent avec tant d'acharnement.

Les saint-cyriens, les simples soldats surtout, applaudissent.

Le système actuel accorde tout aux uns et refuse tout aux autres.

Les uns sont dispensés de deux ans de service et, par surcroît, ils s'installent commodément dans les bonnes petites situations administratives. C'est donc une vraie prime au fonctionnaire.

Les autres font trois ans de service et doivent, par surcroît, se livrer péniblement aux professions qui alimentent le budget. C'est à eux qu'incombe la charge de rétribuer les fonctionnaires.

Le système que nous réclamons répartit également les avantages et les charges.

Veillez remarquer d'ailleurs que si le séjour à la caserne paralyse la vie civile, il est au contraire une excellente préparation à la situation de fonctionnaire, puisqu'il habitue à obéir.

La conférence touche à sa fin. L'orateur, jusqu'à sa dernière phrase, sera acclamé.

M. G. Bonvalot le félicite avec chaleur puis commence la seconde conférence promise : « De la nécessité pour les Français de connaître les autres peuples. »

Il n'est pas inutile de combattre la superstition du livre et de vous affirmer que la lecture ne suffit pas à instruire de ce qui se passe au delà de nos frontières.

Un récit de voyage offre toujours mille lacunes inévitables.

Souvent un menu fait, oublié à dessein ou par hasard, est très important pour le lec-

teur. Le voyageur a craint de fatiguer par des détails; or, ces détails auraient fourni soit la compréhension, soit la solution de certains problèmes que l'individu s'acharne à résoudre à l'aide de sa seule intuition.

Il faut donc voyager.

Les peuples dont les progrès nous surprennent pratiquent beaucoup les voyages. Nous agissons sagement en les imitant.

A notre époque, les Français en situation de le faire ont le devoir de voyager, non pas pour leur seul plaisir, mais afin de connaître les autres peuples et de leur emprunter ce qu'ils ont de bon.

On sait avec quelle bonhomie parle l'orateur. Il est très écouté.

Autrefois, au sortir de l'apprentissage, le jeune ouvrier faisait son tour de France. Il partait, le sac au dos, reçu par les compagnons, s'arrêtant où il trouvait de l'ouvrage. Il revenait au pays ayant appris plus d'une recette utile. On considérait qu'il était impossible de devenir un bon ouvrier sans cette péripétie.

Aujourd'hui, tout homme désireux d'élargir son horizon a absolument besoin d'un tour d'Europe. Le tour du monde même lui serait très utile.

En ce moment, notre commerce d'exportation n'est pas ce qu'il devrait être.

Le commerçant français gémait. S'il avait voyagé, s'il ne s'était pas contenté de lire tout simplement son courrier; s'il avait pris un ou deux billets de chemin de fer ou de paquebot, ne représentant pas le dixième des dépenses inutiles d'une année, il aurait pu se rendre compte de l'évolution industrielle et commerciale qui s'opère dans les pays où il vendait.

Et l'orateur, serrant de très près la question, démontre qu'à tous les points de vue les voyages sont devenus de nécessité absolue. Il dit, à la fin de son discours, souvent interrompu par les marques d'approbation :

Dernièrement, un homme de bien qui a désiré cacher modestement son nom, a mis à la disposition de l'Université une somme considérable afin que de jeunes professeurs d'élite pussent parfaire leur éducation avant de poursuivre leur carrière.

Ce patriote éclairé avait constaté lui-même, en voyageant, ainsi qu'il me le confessa, que c'était seulement après avoir fait le tour du monde qu'il avait enfin compris l'importance de beaucoup de choses que lui avaient paru longtemps être insignifiantes.

Un retour, il est passé aux actes et il a fondé les bourses que vous savez.

L'orateur termine par cet appel :

A nos jeunes Français, notre plus chère espérance, je prie : « Voyagez. Franchissez la frontière. Regardez les peuples qui nous environnent. Comparez-les avec la France. »

Un coup d'œil vous enseignera que les peuples capables de nous en imposer pratiquent la vraie discipline, née du sentiment du devoir, de la volonté de bien remplir la place que l'on doit tenir.

Tous les membres du Comité Duplex félicitent leur président et le remercient de leur avoir fait passer un troisième après-midi si instructif.

Il ne restera point le dernier.

Charles Chincholle.

UNE PREUVE FACILE A FAIRE

Pour se convaincre de la supériorité du vin Lextra sur tous les autres, il suffit d'en essayer six bouteilles. Ce délicieux vin, garanti naturel sur facture, est vendu 14, avenue de l'Opéra, avec les mêmes avantages qu'en fût; 3 0/0 d'escompte au comptant ou net à crédit : le rouge 70 centimes, le blanc 80 centimes, la bouteille d'un litre verre compris et repris pour 5 centimes.

Nouvelles Diverses

AU PARQUET

Les cloîtres du Parquet étaient hier absolument déserts.

MM. les juges Pasquies et Fabre n'ont pas paru à leur cabinet.

M. Fabre continuera aujourd'hui à examiner les papiers saisis au domicile de MM. de Moncourt, de Sabran-Pontevès, Robinet de Plas (et non de Place), puis il interrogera M. Jules Guérin, président de la Ligue antisémite.

M. Georges Flory, juge d'instruction, a rendu une ordonnance de non-lieu en faveur de Louis Bonnat, qui avait été incarcéré pour inculpation de complicité d'espionnage à la suite de la double arrestation de Victor Decron et d'Eugène Rendu. Au cours de l'instruction, Louis Bonnat avait été, les charges relevées contre lui n'ayant pas paru très concluantes, remis par le juge en liberté provisoire.

Le bruit courait hier au Palais que l'enquête de cette affaire ne serait pas terminée avant deux ou trois mois.

TENTATIVE D'ASSASSINAT

Des agents relevaient hier soir, rue de Charonne, un individu sans connaissance, étendu au milieu d'une mare de sang et portant à la région dorsale deux plaies béantes. Dans une troisième blessure, un poignard était resté planté.

Les agents transportèrent le blessé dans une pharmacie voisine où, grâce à des soins énergiques, il put revenir à lui. Il raconta à M. Legoyon, commissaire de police, immédiatement prévenu, qu'il se nommait Alfred Rollin, âgé de quarante-huit ans, et qu'il demeurait rue de Flixécourt.

En sortant de son travail, il avait, ajoutait-il, rencontré trois individus qui l'emmenèrent dans un débit de vins. Ils restèrent jusqu'à minuit. Il eut l'imprudence de montrer à ses compagnons son porte-monnaie contenant plusieurs pièces d'or.

Sous prétexte de lui éviter de mauvaises rencontres, ses trois amis d'occasion l'accompagnèrent, se rendant bientôt sur lui et tentèrent de l'assommer, après l'avoir dévalisé.

Le commissaire de police possédait le signalement de ce trio d'assassins, que recherche également le service de la Sûreté.

L'état d'Alfred Rollin est très grave. On espère cependant le sauver.

SCHNEIDER A LA ROQUETTE

Bien qu'elle soit désaffaiblie depuis plus d'un mois, la Grande-Roquette possède encore, dans l'intérieur de ses sombres murailles, un condamné à mort, le gardien préposé à sa surveillance, et le directeur intérieur, le très sympathique docteur Bondon, directeur de la Petite-Roquette, la maison d'en face.

Le condamné à mort, Schneider, l'assassin de Mme Leprieux, fleurissait rue Saint-Denis, et dont le pourvoi vient d'être rejeté par la Cour de cassation, attend que le Président de la République statue sur son sort.

Schneider occupe la cellule n° 1, où fut détenu Peugniez. Il passe des journées entières à fumer et à jouer aux cartes avec son gardien.

Il raye les jours sur un calendrier et parait persuadé que le chef de l'Etat ne le laissera point guillotiner, en raison de son jeune âge. Il vit dans cet espoir et ne paraît nullement préoccupé de son sort. Il accable son gardien de questions sur la « Nouvelle ».

— Là-bas, dit-il, quand j'y serai, je m'y conduirai bien, et qui sait si, plus tard, je ne serai pas l'objet d'une mesure entière de clémence? Qu'il me tarde de me trouver dans ce pays enchanteur dont j'ai entendu vanter si souvent la beauté et la température!

Philippe Ménage, chiffonnier, demeurant impasse Jeanne-d'Arc, était entré hier matin dans une maison de la rue des Prouvaires pour faire des fouilles dans la « poubelle » déposée dans la cour. Il avait laissé sa hotte dehors. Son travail terminé, il voulut reprendre son « cachemire d'osier » et continuer son

chemin; il demeura tout stupéfait en constatant la lourdeur inusitée de la hotte. Il en chercha la cause et trouva, dissimulée sous un amas de chiffons, un obus chargé dont un passant s'était débarrassé à son profit et qu'il s'empressa de porter au poste de police voisin.

La direction de l'artillerie a fait enlever, dans l'après-midi, le dangereux engin.

ACCIDENTS

Un grave accident est arrivé sur les chantiers de l'Exposition de 1900, au Champ-de-Mars.

Plusieurs ouvriers occupés à l'édification d'un palais spécialement affecté aux Sciences et aux Arts travaillaient avant-hier à la mise en place et au boulonnage des charpentes de fer formant le gros œuvre. Deux des ouvriers se trouvaient sur un échafaudage placé à dix mètres du sol, surveillant la mise en place d'une énorme pièce de fer. Sous le poids de cette pièce, un madrier se rompit et les deux ouvriers tombèrent dans le vide avec les débris de l'échafaudage.

Ces malheureux ont été relevés si grièvement blessés qu'il a fallu les transporter en toute hâte à l'hôpital Necker.

Une dame Thérion, habitant 6, cité de La Chapelle, passait hier sur le boulevard du même nom. Elle tenait son enfant âgé de quatorze mois sur les bras et arrivait à la hauteur du numéro 158, lorsqu'une voiture lancée au grand galop la renversa. Un brancard broya la tête du bébé. Mme Thérion, relevée très grièvement blessée, a été transportée à l'hôpital Saint-Louis. Son état est désespéré.

Jean de Paris.

Mémoire. — Un garçon d'une brasserie du boulevard de Clichy, nommé Paul Couloumère, avait trouvé dans l'abaissement une somme de 400 francs en billets de banque qu'un client avait oubliés sur une table. L'honnête employé a déposé ladite somme à la caisse où le client l'a retrouvée. Paul Couloumère n'en est pas parvenu à son premier acte de probité.

S. de P.

BAINS VITALISÉS DE LUMIÈRE

Il n'est pas un affaibli, un neurasthénique ou déprimé qui n'ait besoin de recourir aux bains vitalisés de lumière. Le succès de ces merveilleuses applications vitalistes se généralise de jour en jour; c'est non seulement la cure à la mode, mais aussi la plus prompt et la plus efficace des méthodes de reconstitution vitale. Les explications et consultations concernant les bains vitalisés de lumière, se donnent gratuitement par les médecins vitalistes, à l'Hôtel de la Médecine Nouvelle, 19, rue de Lisbonne, de 10 à 5 heures.

CHRONIQUE IMMOBILIÈRE

Le mouvement favorable que nous avions signalé dimanche dernier pour les ventes de la semaine précédente, à la Chambre des notaires, ne s'est malheureusement pas continué mardi dernier.

Seize lots seulement, sur les trente-neuf lots inscrits au tableau, ont trouvé acquéreurs. Les enchères, d'ailleurs, ont été peu animées et n'ont apporté qu'une plus-value de moins de 200,000 fr. à l'ensemble des mises à prix de ces lots, dont le montant était de 1,516,409 fr. 60.

Nous devons espérer que les vingt-huit lots qui seront mis en adjudication, mardi prochain, appelleront des offres plus nombreuses et que de sérieuses enchères viendront relever un peu la situation du marché.

Au Palais de justice, quelques ventes ont été renvoyées au premier jour; cependant certains lots ont été adjugés avec de fortes

enchères. Les tableaux des audiences de la semaine prochaine présentent quelques lots sérieux qui seront, nous l'espérons, suivis avec intérêt.

En résumé, le résultat général des adjudications est peu favorable et nous ne pouvons que nous étonner que les amateurs ne recherchent pas davantage les occasions qu'offrent les nombreux lots présentés.

Bien que les terrains provenant du lotissement du passage du Saumon doivent être mis en adjudication, le 11 avril prochain, à la Chambre des notaires, nous apprenons qu'ils sont l'objet de plusieurs transactions amiables qui laissent supposer que la plupart des lots seront vendus avant l'adjudication.

Ce résultat ne nous surprend pas, car nous avons déjà présenté cette affaire comme très sérieuse et ajoutée que les bonnes dispositions du propriétaire devaient réserver de réelles occasions à ceux qui sauraient en profiter.

Nous ne pouvons que renouveler, à ce sujet, le conseil que nous avons déjà donné : se réserver, par l'acquisition à l'amiable, le choix de l'emplacement et de bonnes conditions de prix. En agissant ainsi, les amateurs s'éviteront la déception probable de ne plus trouver, le jour de l'adjudication, les lots qu'ils désirent, ou bien de les payer un prix très élevé.

D'ailleurs, les renseignements que pourra donner à ce sujet M. Dupuy, notaire, sauront convaincre les plus incrédules.

Malgré tout notre désir, nous ne pourrions pas encore donner aujourd'hui une nomenclature complète des propositions que nous avons reçues concernant les propriétés de campagne. Nous allons, néanmoins, en indiquer quelques-unes, en faisant remarquer à nos lecteurs que toutes nous parviennent directement des intéressés, vendeurs ou acquéreurs, sans aucun intermédiaire quelconque.

On désire vendre :

1° Propriété à Chatenay (Seine). Contenance 5,300 mètres. — Prix : 50,000 francs. Facilités ou annuités.

2° Un beau château dans la Somme. Contenance 14 hectares, belle vue. — Prix : 160,000 francs.

3° Une propriété près Melun. Grand parc traversé par une petite rivière. — Prix 80,000 francs.

4° Belle villa, entre Saint-Germain et Le Pecq. Très belle vue. — Prix 85,000 francs.

5° Grand château dans la Somme, parc de 40 hectares, 10 chambres de maîtres, orangerie, écuries pour 10 chevaux, maison de jardinier, dépendances. A coûté 800,000 francs. — Prix demandé : 500,000 francs.

6° Propriété, chef-lieu de canton Dordogne, couvent d'abbaye à retrait ou rentier. — Prix : 35,000 francs.

7° Propriété dans la Corrèze, 200 mètres grande gare. Contenance 32 hectares, 2 fermes, réserves. Revenu brut, 12,000 francs. — Prix : 125,000 francs. Première moitié comptant, le reste à 4 0/0.

8° Propriété en Seine-et-Oise. Parc 12 hectares, traversé par une rivière. — Prix : 130,000 francs. On céderait partie du mobilier.

9° Propriété dans l'Yonne, à 2 kil. de gare, nombreuses chambres, écuries 5 chevaux, remises 5 voitures, logement de gardes et jardinier. Parc 13 hectares. Chasse sur 13 hectares de bois et 336 hectares de plaines. Puits d'eau alimentée par des sources. Prix : 200,000 francs.

10° Belle villa dans l'Indre-et-Loire, près gare, grande ligne. Contenance : 3 hectares 1/3. Prix : 150,000 francs.

11° Belle propriété de campagne à Poissy. Prix : 55,000 francs.

12° Belle propriété, à Suresnes (Seine), contenance : 3,000 mètres, a coûté plus de 100,000 fr. On demande 75,000 fr.

13° Propriété en Normandie, contenance : 2 hectares 1/2. Prix : 128,000 fr.

14° Belle ferme, près Rambouillet, louée 3,700 fr. Prix demandé : 100,000 fr.

15° Château, ligne de Granville, contenance : 2 hectares, a coûté 300,000 fr. Prix : 150,000 fr.

16° Propriété à Mantes-la-Jolie, conte-

nance : 3,000 mètres, a coûté 170,000 fr. Prix : 120,000 fr.

17° Très belle propriété au Parc. Vue unique. Contenance : 4 hectares 1/2. Prix : 250,000 francs.

18° Grande propriété dans l'Eure. Contenance : 56 hectares, plus ferme de 86 hectares, rivière et 2 étangs ; 10 chambres, pavillon jardiennier, écuries à chevaux, 3 boxes. Dernier prix : 280,000 francs.

19° Propriété dans l'Yonne, à 5 kilomètres d'une station, chef-lieu de canton. Contenance : 7 hectares ; logement de jardinier, petits cours d'eau, sources. Prix : 45,000 francs.

20° Propriété en Seine-et-Oise, à proximité de trois gares. Contenance : 3 hectares et 120 hectares de bois y adossés, 3 salons, 8 chambres, pavillon de chasse, logement de garde. Prix : 300,000 francs.

21° Très belle villa au Vésinet. — Contenance : 10,000 mètres. Nombreuses chambres, communs, écuries, vue splendide, très beau jardin. — Prix : 250,000 francs.

Nous bornons là notre nomenclature, malgré que nous possédions de nombreuses autres propositions, en province ou aux environs de Paris, pour lesquelles nous tenons tous les renseignements nécessaires à la disposition de nos lecteurs.

Nous indiquerons dimanche prochain quelques propositions d'achat que le manque de place ne nous permet pas de donner aujourd'hui, ainsi que quelques propositions concernant des immeubles à Paris.

Signalons cependant la proposition de vente d'un grand immeuble de rapport près le parc Monceau.

Superficie : 424 mètres 24. — Cet immeuble ne comporte que des locations pour baux jusqu'à 18 années. Le revenu brut est de 46,000 francs.

Le prix demandé est : 850,000 francs. En déduisant le vingtième d'usage, cette affaire assure d'un taux de revenu de près de 4 1/2 pour cent.

Pierre de Taille.

AVIS DIVERS

ENLEVEZ naturellement les points noirs de votre nez avec l'ANTI-BOLBOS de la Parfumerie exotique, 35, rue du 4-Septembre, qui résout l'épiderme et lui rend blancheur et netteté.

PETIT PAIN RICHELIEU 92. — Tél. 136.20.

GUÉRISON CERTAINE, soulagement immédiat des Rhumes, Toux, Bronchites, par le SIROP et la PÂTE PECTORALE au

BAUME DU CANADA

Le flacon de Sirop, 2 francs.
La boîte de Pâte, 0 fr. 90.
PHARMACIE NORMALE, 47 et 49, rue Drouot, 45 et 47, rue de Provence, Paris.

LA MEILLEURE POUDRE DE RIZ, la seule recommandée par le savant Docteur Constantin James, c'est le DUVET DE NINON de la PARFUMERIE NINON, 31, rue du 4-Septembre.

LA REINE RANAVALO A ALGER

(Par dépêche de notre correspondant particulier.)

Alger, 5 mars.

La résidence assignée par la France à l'ex-reine de Madagascar se nomme : « Villa du Bois-de-Boulogne ». C'est une fort jolie prison. Quelques semaines avant sa mort, Rainilaiarivony, premier ministre de Madagascar et mari de la Reine, qui avait précédé celle-ci dans l'exil sur la terre d'Alger, se trouvait visiter, par un caprice de promeneur, une maison de campagne peu éloignée de la sienne, à peine élégante et moderne, discrètement située, presque cachée dans les bosquets d'arbres et les villas qui s'échelonnent sur les pentes de Mustapha-Supérieur, face à la mer. Et l'exilé s'extasiait dans le petit parc en pente de ravin, planté de pins, d'eucalyptus et de nérpis, aux allées bordées d'iris blancs. Tout était prétexte à d'innombrables et mystérieuses retraites. Au moindre coude de sentier, des terrasses s'improvisaient, adroitement dissimulées par l'écran des bambous et des thuyas, aux clôtures ajourées. La vue s'étendait, immense, depuis la route jusqu'au panorama d'Alger et de sa baie, développée dans le fond, au delà du vaste tapis vert.

Ne pas être vu et voir ! Sans doute, cela était le plus cher désir du triste exilé Rainilaiarivony, que des gaminiers cruels venaient curieusement observer tout le jour et railler. Aussi se plaignait-il de cette publicité infligée à sa demeure. Et il confiait ses regrets à un ami :

— Je ne comprends pas pourquoi cette maison n'a pas été choisie pour moi, au lieu de l'autre où tout le monde me voit. Ne pourrait-on pas me mettre ici un jour ? Qu'il ferait bon y habiter !

Il n'y est pas venu — et voyez la coïncidence — c'est précisément la femme, mais non sa compagne d'exil, Ranavalô Man-

jaka, reine de Madagascar, à son tour frappée de déchéance, qui prenait aujourd'hui possession de l'habitation tant désirée !

Comme on se bouscule à Alger pour voir une Reine faire quelques pas fatigués sur la terre d'exil ! Sur les quais, bondés ainsi que pour une première, s'était porté tout le public des grandes manifestations, avec, çà et là, un petit supplément de gants et de voilettes.

La Reine, il n'est question que d'elle depuis huit jours ! Et c'est ainsi qu'elle descend de l'Eugène-Pereire, au milieu de la plus aimable et de la plus discrète agitation. Il est trois heures et demie quand elle paraît revêtue de son long manteau rouge, la voilette blanche très serrée au chapeau garni de plumes et de roses, déjà populaire. Un sentiment de sympathie instinctive parcourt la foule. On se range respectueusement sur son passage. Quelques légers applaudissements se font entendre. Elle marche à petits pas, s'appuyant nerveusement sur le bras du commandant Reibell, directeur des affaires indigènes, les yeux baissés, l'air contrit, dissimulant mal un effroi immense, et, malgré tout, cette démarche humble et serrée ne manque ni de noblesse ni de fierté. Chacun salue, presque attendri devant une infortune si visiblement trahie. Les voitures sont enfin gagnées, mais ces quelques pas semblent avoir été faits sur un calvaire.

Dans le landau de la Reine, qui s'éloigne rapidement, ont pris place le capitaine Lève, représentant le gouverneur ; le capitaine Bonneloy, l'interprète. Les dix personnes de la suite, aux toilettes voyantes, s'installent à leur tour. On case les nombreux paquets, les valises, les bouquets aux fleurs énormes, et le cortège roule vers la villa, soulevant sur tout le parcours la même curiosité mêlée de retenue et de sympathie.

C'est galement que la Reine y est entrée. La promenade, qui est la plus belle des environs d'Alger, avait chassé de son visage toute frayeur et toute mélancolie. Le chemin d'arrivée, bordé de lierre, lui avait plu tout de suite. Elle a voulu tout visiter de fond en comble, tout détailler. Pendant qu'elle explore sa nouvelle demeure, toujours au bras du commandant Reibell, la famille s'est assise un peu partout, prenant de l'aisance, des familiarités. Marie-Louise, petite-nièce de la Reine, est très choyée : c'est évidemment l'enfant gâtée.

L'extérieur de la villa est simple, sans fantaisies architecturales : deux étages, les murs nouvellement blanchis, le toit en tuiles rouges. Devant la façade, une rangée de néfliers dans leurs carrés gazonnés, des ouvertures partout. A l'intérieur, l'ameublement est d'une bourgeoise correction.

La légende dit que le mobilier du salon, de pur style Empire, vient de La Malmaison et qu'il servit à Napoléon et à Joséphine. Respectons la légende, tout en demeurant sceptique !

Dans le salon aussi, deux copies en céramique des *Glances* et de l'*Angelus*, de Millet, pour les méditations de la Reine. Des petits bouquets de fraîches violettes ont été galement placés sur la cheminée, sans nom d'expéditeur. Par-ci par-là, appendus aux murs, des chinoiseries et japoneries, des bibelots arabes. Rien pour rappeler un peu le pays qu'un sévère dictionnaire français-malgache l'un buste d'Apollon, un peu fourvoyé, se cache dans un coin, et, parmi les tableaux de forêts et d'étangs, ne faut-il pas noter aussi, en bonne place, une carte de la guerre hispano-américaine ? Que peut-elle bien faire dans ce cabinet de toilette — pardon ! — dans ce boudoir ? Nous n'ions pas l'armoire qui renferme deux pistolets chargés et un stylet, tout prêts pour la défense des fameux bijoux.

On a voulu faire de la résidence une serre chaude pour cette fleur exotique, et dans le vestibule ronge un poêle bourré de combustible. Ainsi, la Reine n'aura pas à souffrir des intempéries, mais dans le vestibule pénètre aussi le soleil ardent. Poêle et soleil font à eux deux, paraît-il, le climat de Madagascar.

Après une minutieuse visite de la villa, la Reine parle un peu :

— Je suis enchantée de tous les bons soins qu'on a pour moi. Tout cela est très bien !

On lui fait remarquer le point de vue. Une chose la frappe et elle s'exclame : « Ah ! la mer ! » Elle est toute joyeuse de la revoir. On apprend alors qu'elle a trouvé la traversée superbe, et chacun se rend au salon où un thé va être servi. C'est le moment d'obtenir un mot de la Reine.

Obligamment, le commandant Reibell

m'introduit dans le salon où Ranavalô et sa famille sont tranquilles et attablées devant le thé au lait fumant et les plantureuses assiettes de sandwiches. La Reine s'est mise à l'aise : elle porte une superbe robe de velours brodé d'or ; le chapeau, enlevé, a découvert les beaux cheveux noirs élégamment coiffés. Elle prend tout de suite un sourire charmant, un peu forcé, et ne le quitte plus.

Quelle est la première impression de la Reine sur Alger qui l'effrayait si fort ? Sa figure s'éclaircit. Elle rit franchement. L'interprète me rapporte ses paroles.

— Alger est une jolie ville. Elle l'a admirée. Cette maison lui plaît. Le peuple d'Alger a l'air bon. Elle est très touchée de ce qu'on fait pour elle, mais très fatiguée.

— On l'invitera à des fêtes. Ira-t-elle ?

— Sans doute, plus tard, dans quelques jours.

Ranavalô verra-t-elle avec plaisir Nam Ghi, roi d'Annam, exilé comme elle et non loin d'elle ? On peut en douter. Dès son installation, Rainilaiarivony avait défendu sa porte au Roi.

— Qu'on ne reçoive plus celui-là, avait-il dit brusquement, il a l'air d'une femme !

Peut-être ce que le ministre jugeait un défaut sera-t-il une grâce aux yeux de la souveraine. Ou, peut-être, la Reine voudra-t-elle adopter chez elle une vie tranquille et ignorée. Mais vivre tranquille en ce pays de séduisantes folies, à ce début d'un printemps précoce déjà brûlant, est-ce possible ?

R. Mario-Lefebvre.

Gazette des Tribunaux

COUR D'APPEL DE LA SEINE : L'affaire Bianchini.

C'est aujourd'hui, à midi, que s'ouvrent devant la Cour d'appel de la Seine les débats de l'affaire Bianchini. Un procès « bien parisien » s'il en fut ! Et quel pages pittoresques vous eussiez écrites, mon cher Bataille, autour de cet incident de la vie parisienne faite de tant de comédies, de tant de drames — et parfois, hélas ! de tant de douleurs.

Rappelons simplement l'aventure. Au mois de décembre 1893, M. Bianchini épousa Mlle Valentine Lebeau, femme divorcée de M. Basely. M. Bianchini dirigeait alors, rue Boudreau, une maison de couture qui était loin d'être prospère, et malgré les avances répétées d'argent que lui fit sa belle-mère, Mme Adam, qui possédait une fortune assez rotonde, il dut déposer son bilan.

En 1897, M. Bianchini prit la direction du théâtre de l'Eldorado. L'entreprise ne réussit pas. Il fut de nouveau déclaré en faillite. Sa ruine entraîna celle de Mme Adam, dont le mobilier fut saisi et vendu.

Les époux Bianchini s'installèrent alors à l'hôtel. Puis, voulant mettre leur mobilier à l'abri de poursuites, ils louèrent, au mois d'octobre de la même année, un appartement, 28, boulevard des Italiens, sous le nom d'un ami, M. Adolphe Mayer, publiciste, qui voulut bien leur servir de prête-nom.

M. Mayer possédait un domicile personnel. Il avait gardé cependant une clef de l'appartement du boulevard des Italiens. Même, il y prenait ses repas. M. Bianchini prit ombrage des relations qui existaient, à ses yeux, entre sa femme et leur ami. Il décida de mettre un terme à cette situation et de réclamer le divorce.

Mais, dans le but d'éviter un éclat, et pour ménager les susceptibilités de sa belle-mère qui lui avait toujours témoigné une vive affection, au point de faire des sacrifices d'argent considérables, M. Bianchini renonça à faire valoir ses propres griefs. Il assumait tous les torts et remit à Mme Bianchini deux lettres signées d'une demoiselle G..., avec qui il avait entretenu des relations intermittentes, pour faire prononcer le divorce contre lui-même.

La procédure commença en février 1898. Le 10 mars, Mme Bianchini était autorisée par la justice à résider, seule, dans l'appartement du boulevard des Italiens. Pendant l'instance — détail singulier ! — M. Bianchini continua néanmoins à habiter le même local, et cela sans opposition de la part de sa femme.

Après ses déboires commerciaux, M. Bianchini avait repris ses travaux de costumier-dessinateur, et, en cette qualité, avait été chargé de dessiner les cos-

tumes du *Prophète* pour l'Opéra, et de *Fervat* pour l'Opéra-Comique.

Le lundi 9 mai, il avait assisté au dîner mensuel de l'Opéra-Comique, et ses amis avaient remarqué sa belle humeur et son entrain. Ensuite, il s'était rendu à l'Opéra où avait lieu la reprise du *Prophète* et, là, il avait retrouvé Mme Bianchini et M. Mayer.

Après la représentation, on soupa — le mari, la femme et l'ami — à la taverne Poussel. Vers minuit, M. Mayer quitta les deux époux qui se rendirent à l'appartement du boulevard des Italiens.

Le lendemain, Mme Bianchini entra, entre neuf et dix heures du matin, dans la chambre de son mari pour lui remettre son courrier. Celui-ci souffrait d'une violente migraine, mais n'attacha pas d'importance à ce malaise. Cependant, comme il devait aller surveiller les préparatifs de la première représentation de *Fervat*, sa femme lui conseilla d'absorber un cachet d'antipyrine. Elle partit en querir chez un pharmacien, et — retenez bien cette circonstance — fit dissoudre elle-même la substance dans un verre d'eau d'Evian.

En quelques heures, le mal prit des proportions inquiétantes. Le docteur Courteix fut appelé. Considérant l'état de Bianchini comme extrêmement grave, il demanda le concours du docteur Chevassu, lequel diagnostiqua une congestion cérébrale causée par le surmenage.

Le docteur Navel, envoyé par M. Carré, directeur de l'Opéra-Comique, vint ensuite et confirma les constatations de ses confrères.

Le mercredi matin 11 mai, les trois docteurs enregistrèrent une amélioration notable. M. Bianchini se plaignait seulement d'une grande sécheresse à la gorge.

L'après-midi, nouvelle aggravation brusque. Le docteur Chevassu se rappela. Il trouva le malade couché sur le côté droit, « respirant à de rares intervalles, le visage absolument noir, les lèvres noires aussi, les pupilles dilatées à l'extrême, ayant sur tout le thorax des plaques d'un rouge vineux, le bras et la jambe gauches assez fréquemment secoués par de petites trépidations pressantes, une allure épileptique ». Ce sont les expressions mêmes du docteur.

Sur ces entrefaites, arrivèrent les docteurs Gilles de La Tourette et Jean Charcot, que l'accusée avait mandés en consultation. Bien que considérant l'état de M. Bianchini comme grave, ils ne le jugèrent pas désespéré.

Le lendemain, l'amélioration s'accroît. Le malade peut répondre aux questions des médecins réunis à nouveau. Presque immédiatement après leur départ une aggravation se manifeste.

Mais voici l'incident capital. Le docteur Chevassu se trouvait dans la salle à manger, causant avec Mme Bianchini. Tout à coup, celle-ci lui demande une ordonnance pour l'achat d'un gramme de chlorhydrate de morphine. A pareille dose, cette substance constitue un poison violent. Le docteur refusa.

Alors, dit Mme Bianchini, soyez assez aimable pour m'autoriser à acheter de l'atropine. C'est pour mon chien qui a une maladie des yeux. Le vétérinaire a déjà ordonné ce médicament. L'instance de Mme Bianchini fut, pour le docteur, une révélation.

Juste-à, les divers médecins hésitaient sur le diagnostic à formuler. Ils avaient parlé de congestion cérébrale, de congestion pulmonaire, de pneumonie infectieuse, d'épilepsie, de méningite. Mais l'idée d'empoisonnement avait été écartée aussitôt émise.

Or, les symptômes constatés par le docteur Chevassu semblaient se rapporter très exactement à un empoisonnement par l'atropine.

— Je fus si impressionné, dit-il, que je ne pus me refuser à Mme Bianchini ce qu'elle me demandait. Mais j'écrivis l'ordonnance : « Pour l'œil d'un chien. » J'allai porter moi-même cette ordonnance chez le pharmacien, en lui recommandant de répéter les mêmes mots sur son étiquette de la bouteille.

Le docteur Chevassu ajoute : — A partir de ce moment, il est certain que j'ai soupçonné le malade d'être victime d'un empoisonnement par l'atropine. Mais ma certitude n'était pas assez grande pour que je pusse manifester mon opinion.

Pendant deux jours, le docteur se livra à des observations minutieuses. L'état de M. Bianchini présentait les mêmes symptômes qu'auparavant. Le 14, il remarqua des signes d'hallucinations de la vue, hallucinations très fréquentes dans les cas d'empoisonnement par la belladone et ses dérivés.

— Où faut-il vous conduire, bourgeois ? demanda le cocher qui l'avait amené et qui avait attendu devant la porte.

— Au diable ! hurla Léon, heureux d'avoir une occasion d'épancher sa fureur. Bourgeois toi-même, animal. Tiens ! Et lui jeta une pièce de cinq francs.

J'ai besoin de marcher un peu, dit-il en arpantant à longues enjambées le trottoir de la rue de Berri pour se diriger du côté du faubourg Saint-Honoré.

V

— Peuh ! je n'ai pas dit mon dernier mot ! marmottait Léon de Petitpré en remontant la rue de Courcelles pour regagner le parc Monceau. Ce Cartigny fait le puritain, mais c'est encore un de ces bonshommes qui ont un lingot à la place du cœur... Si je lui disais qu'à la dot que donnera Martinet j'ajouterais de mes deniers personnels un joli appoint...

Il s'interrompit, et frappant le pavé de sa canne :

— C'est tout de même curieux, reprit-il, que je me sois attaché comme ça à ce gamin !... Il ne m'est rien de rien... au contraire... il devrait être un trait de désunion entre Jean et ma sœur... Eh bien ! je l'aime comme s'il était mon neveu, mieux que cela, comme s'il était mon fils !... Oui, mon fils !... N'étais-je pas, hier, tout disposé à le reconnaître, et à le proclamer comme tel !

— Et je ne dis pas que cela ne se fera pas... Non, je ne renonce pas à mon idée... Le Cartigny veut un père ! Eh bien ! moi ! Je crois que j'en vaudrais bien un autre... je vaudrais mieux que lui, ce sale gratte-papier... Mais auparavant il me reste une enquête à faire... Après, nous verrons !

Il arrivait à la porte de l'hôtel Martinet. Il sonna, grimpa l'escalier et jetant sa canne et son chapeau au domestique accouru :

— Où est Jean ? demanda-t-il.

Il fit part de sa découverte aux autres docteurs. Une entrevue eut lieu le 17 mai. Et il fut décidé que M. Charcot se rendrait boulevard des Italiens, afin d'organiser toutes choses, pour qu'une active surveillance fût exercée sur le malade.

Quelques jours après, M. Bianchini était transporté au Pavillon-Henri-IV, à Saint-Germain. Les crises cessèrent presque aussitôt. Et cette guérison rapide ne fit que confirmer les impressions des médecins.

On sait le reste et dans quelles circonstances Mme Bianchini fut arrêtée. A l'instruction, elle s'est défendue avec énergie contre l'accusation dont elle est l'objet. Si nous sommes bien informés, elle prétendrait que son mari avait manifesté, maintes fois, l'intention de se suicider.

— Il était, dit-elle, depuis quelque temps, fort soucieux, redoutant une plainte en abus de confiance de la part de Mlle G..., au préjudice de laquelle il avait détourné un collier de perles...

M. Bianchini oppose un démenti formel à ces allégations. Il déclare n'avoir pas eu, au moment des faits incriminés, une pareille pensée.

— Si, après ma faillite de l'Eldorado, cette idée a traversé mon esprit, j'en étais, au contraire, d'autant plus éloigné au mois de mai, que mes créations de costumes pour le *Prophète* et *Fervat* m'avaient valu un succès très fructueux.

D'autre part, Mlle G... déclare qu'elle n'a jamais porté aucune plainte contre M. Bianchini, et qu'elle n'a jamais eu l'intention d'avoir recours aux Tribunaux au sujet du collier de perles.

Pour expliquer comment son mari aurait eu de l'atropine entre les mains, l'accusée affirme que, quelques mois auparavant, en février, ayant voulu elle-même se suicider au moyen de ce poison, M. Bianchini, pour prévenir toute tentative, s'était emparé du flacon et l'avait conservé. Or, il est établi par divers témoignages, que ledit flacon fut détruit sur l'heure.

Il résulte, en outre, des déclarations de M. Bianchini et de plusieurs amis, que c'est après avoir pris l'antipyrine apportée par sa femme qu'il perdit la notion du temps, des personnes et des choses.

Il est enfin démontré que Mme Bianchini se faisait délivrer des poisons, et entre autres de l'atropine, en fabriquant de fausses ordonnances signées du nom du docteur Courteix.

Du 12 avril au 16 mai 1898, des solutions contenant au moins 60 centigrammes d'atropine — dont 20 centigrammes les 13 et 15 mai, et 30 centigrammes le 16 mai — ont été ainsi délivrées.

Pour expliquer l'emploi de ces doses répétées, l'accusée allègue qu'elle en faisait usage par coquetterie, afin d'agrandir sa pupille, et pour soigner la maladie d'yeux dont souffrait son chien. Cette assertion est combattue par tous les témoignages.

Quel aurait été le mobile du crime ? A ce sujet, le ministère public mettra sous les yeux du jury deux lettres de Mme Adam à sa fille, à la date du 6 mars et du 2 avril 1898, concernant son divorce. Elles concluaient ainsi :

— Si jamais tu fais une pareille chose, tout sera fini entre nous. Jamais, tu m'entends bien, jamais je ne consentirai à ta résolution est prise.

Mme Bianchini prétend que le texte de ces lettres avait été concerté entre elle et sa mère, « afin, dit-elle, que je puisse les montrer aux amis qui s'étonnaient de mes hésitations et des retards apportés au divorce ».

L'accusation s'efforce, au contraire, de démontrer que c'est à la suite de la résistance de sa mère que Mme Bianchini a voulu recouvrer sa liberté dans des conditions faciles et discrètes, l'existence de son mari demeurant un obstacle à la réalisation de tous ses projets.

En résumé, Mme Bianchini est accusée d'avoir, en mai 1898, « volontairement attenté à la vie de son époux par l'effet de substances pouvant donner la mort plus ou moins promptement ».

La Cour sera présidée par M. Bonnet. M. l'avocat général Lombard soutiendra l'accusation.

C'est à M^{re} Henri Robert que Mme Bianchini a confié le soin de sa défense. L'affaire est inscrite au rôle pour trois audiences.

Intérim.

Informations

La Dotation de la jeunesse de France. — Hier a eu lieu, dans 740 mairies de France et d'Al-

— Monsieur est dans son atelier.

— Bon, j'y vais.

Et, selon son habitude, il entra comme un ouragan.

Jean Martinet était devant un tableau à peine commencé, un « Lever du jour » en Gascogne, qui lui avait été commandé par un de ses meilleurs clients. Mais il ne peignait pas. Sa palette était là, sur un tabouret, et ses pinces à côté. Il songeait tristement.

A l'entrée de Léon, il sortit de sa rêverie et demanda :

— Eh bien ?

— Rien de bon, dit Petitpré. Je viens de voir le Cartigny... Pour mon pesant d'or je ne voudrais pas d'un beau-père de cet acabit...

— Que lui avez-vous dit ?

— Rien : je l'ai sondé... habilement, je m'en flatte... C'est un crétin, entiché de préjugés... Mais nous verrons... Avec moi, mons Cartigny n'a point fini de rire. Seulement, une question à mon tour. Quel délai vous a accordé Pierre pour lui rendre réponse ?

— Mais aucun, dit Jean Martinet. Il m'a prié de faire auprès de M. Cartigny une démarche attendue par lui, m'assurant-t-il...

— Oui, je sais, le Cartigny vous attend de jour en jour. Cette démarche, Pierre voudrait la voir faire le plus tôt possible. Mais nous ne sommes pas à quelques jours près.

— Evidemment, non.

— Bon ! bon ! cela va bien... J'ai donc le temps de dresser mes batteries... D'ailleurs, nous sommes au mois de juillet, l'inscription des conscrits ne se fera pas avant la fin de l'année... Nous pouvons donc le trainer encore et le laisser dans son illusion, en attendant que nous ayons trouvé un moyen d'arranger les choses.

— Quel moyen ? dit Jean en secouant la tête. Je n'en vois aucun, hélas !

— Où est Jean ? demanda-t-il.

gérie, l'Assemblée générale de la Société mutuelle la Dotation de la jeunesse de France. Les sociétaires ont eu la satisfaction de constater que depuis l'Assemblée de mars dernier, le nombre des enfants nouvellement inscrits à l'œuvre avait actuellement dépassé 49,000, portant à 78,500 le nombre des sociétaires ; que de nombreux dons d'une réelle importance avaient été faits à cette institution familiale, notamment celui d'un magnifique orphelinat récemment inauguré à Clamart.

Réunion. — L'Association des membres de l'enseignement, du baron Taylor, a tenu, hier, son assemblée générale au Conservatoire des Arts-et-Métiers, sous la présidence de M. Kertz, professeur au Lycée Montaigne, vice-président, M. l'inspecteur général Laysse, président, étant empêché pour cause de maladie. Les rapports sur la situation morale de l'Association, par M. le docteur Foveau de Courmelles, et sur la situation financière, par M. Bois, vice-président, ont été très applaudis. Une discussion un peu orageuse à laquelle ont pris part MM. Kertz, Morin, Foveau de Courmelles, Koch, Chassagny, a suivi. Cette Association, très florissante, compte près de 28,000 sociétaires et un capital de 4 millions.

COURRIER DE PRINTEMPS

C'est à nos lecteurs que s'adressent ces quelques notes qui auront, du moins, le mérite d'être actuelles, puisqu'elles concernent le pardessus de demi-saison dont tous les élégants se préoccupent à bon droit.

D'après Grémieux, qui fait autorité en ces matières, le pardessus qui nous permet d'attendre les froids chaudières, se fera en cover-coat ou en corskew, surtout en cover-coat.

La forme en sera droite devant, à sous-pattes, sac dans le dos, avec épaulettes américaines très accentuées. La longueur ne dépassera pas le genou. Le beige et le bronze, dans les teintes moyennes, sont indiqués pour les jeunes gens et les élégants. Le gris et le meringe conviendront mieux aux gens d'un certain âge ou, si vous préférez, d'un âge certain.

Profitions de la circonstance pour dire, en passant, que le costume de la mode étoffe, autrement dit le complet, sera toujours en faveur.

Pour cette demi-saison, Grémieux, 97, rue Richelieu, a établi deux séries de pardessus sur mesure à des prix qui surprendront ses clients eux-mêmes : les cover-coat, à 55 fr., et les corskew, à 65 francs.

Etant donné que le style de ces vêtements est impeccable, Grémieux reste l'idéal de ceux qui s'habillent.

— L'anniversaire de Marceau

CHARTRES. — La ville de Chartres a célébré aujourd'hui le 130^e anniversaire de la naissance du général Marceau.

Le projet primitif de cette fête comportait une grande manifestation patriotique, avec conférence et banquet, mais la municipalité dut l'abandonner, en raison de la mort de M. Félix Faure.

La solennité s'est donc bornée, cette année, à une distribution extraordinaire de vivres aux indigents, au défilé des Sociétés de la ville devant la statue, et au dépôt d'une couronne.

— Incendie de forêts

SAINT-GENIS. — Dans le canton de Saint-Genis, le feu a détruit trois cents hectares de bois taillis appartenant à plusieurs propriétaires. Les causes de cet incendie sont inconnues.

de Cuba, dont le retard avait causé une vive alarme, est arrivé.

Argus.

LES THÉÂTRES

Gymnase: Un Conseil judiciaire, comédie en trois actes (repris).

Bien que j'aime à donner aux lecteurs, dès le lendemain de leur représentation, mes humbles commentaires sur les pièces jouées, je suis heureux qu'une abondance dérogée de « premières » m'ait fait remettre à aujourd'hui le compte rendu du *Conseil judiciaire*. J'ai pu, de la sorte, assister à la matinée, et j'y ai gagné d'y passer un très agréable après-midi, car la comédie est de tout point charmante et jouée de façon supérieure.

C'est en 1886 que le très regretté Jules Moineux et M. Bisson donnèrent, au Vaudeville *Un Conseil judiciaire*. Le succès fut très grand. La comédie est simple en sa fable. Je la rappelle en peu de mots. Thomery est marié à une femme qu'il adore et contre qui il n'a qu'un grief : elle est dépensière. Oh ! ceci, elle l'est bien ! Elle met du génie à jeter l'argent par la fenêtre. Par exemple, ayant acheté un perroquet pour quarante francs — une superbe occasion, car il en vaut cent — elle lui donne un professeur qui lui apprendra à parler l'anglais à un louis le cachet. Et de tout ainsi. La grosse fortune de Thomery n'y suffirait pas et, la mort dans l'âme, il demande le conseil judiciaire. On plaide. C'est M. Pagevin qui porte la parole pour le mari, et il gagne le procès. Lui-même est désigné pour être le conseil et on peut croire qu'il sera rigide.

Mais voilà ! M. Pagevin, mari d'une vieille femme désagréable, ne résiste pas huit jours aux coquetteries un peu séduisantes de la jolie Pauline Thomery. En se jouant, elle « emballe » le vieil avoué. Et le voilà qui cède à toutes ses demandes, lui laisse continuer sa vie à grandes guides dont il prend sa part, sans rien obtenir d'ailleurs de sa cliente, que des sourires. Et il n'est que temps que le mari revienne pour sauver Pauline de son conseil judiciaire qui la ruinerait !

Anecdote heureuse et rapide. Mais l'anecdote est encadrée dans un tableau de mœurs d'une haute valeur. J'imagine que les collaborateurs se sont partagés la besogne et que, tandis que M. Bisson nous montrait, en des scènes très amusantes, la conquête de l'avoué par Pauline, Jules Moineux se réservait la peinture des mœurs du Palais, qui remplit tout le premier acte. Cette peinture est des plus curieuses et des plus gaies sous la plume de l'auteur des *Tribunaux comiques*. Une galerie de Daudiniers, à l'ouïe, et, cependant, pas de caricature outrée et, au contraire, des observations que le théâtre conserve justes et exactes, en les grossissant et en les mettant au point de vue de l'optique de la scène.

Cette jolie pièce est pleine de mots de caractère, qui en font, malgré son allure légère, une vraie comédie de mœurs. On y rit beaucoup, d'un rire franc et honnête ; mais, derrière cette gaieté, on trouve une sage morale et une fine satire. Je suis très heureux qu'on ait songé à reprendre ces trois actes, qui sont parmi les plus agréables que nous ayons eues en ces dernières années. Et mon plaisir est d'autant plus grand qu'il nous joute de façon égale, si ce n'est supérieure, à celle de la création.

Nous retrouvons, d'ailleurs, trois des artistes primés. Ce sont M. Boisselot, excellent dans le personnage de Courvaux, le vieux vicaire — on ne disait pas encore « maréchal » — qui affirme (et pour cause) que ses cheveux retournent toujours blancs ; M. Poutat, jouant le rôle d'un domestique très amusant sur sa philosophie pratique, et enfin Mme Dumesnil, qui est de verve admirable en incarnant Mme Pagevin, revêche et jalouse. M. Gauthier remplace M. Dieudonné dans le rôle de Boisselot, avocat pour dames. Il y a l'entrain et la jeunesse qui conviennent à son amable spécialité. M. Lagrange a pris la place de M. Courvaux dans le rôle de Tubert, le vieux commandant en retraite qui n'a pas su commander à ses passions et qui, à soixante ans, s'est vu donner avec le fâcheux conseil judiciaire ! La silhouette est très exactement dessinée. Je cite encore MM. Maury, Numa, Baron fils, etc., qui complètent un ensemble tout à fait remarquable. Le rôle de Pauline, créé par Mme J. May, est échu à Mme Thomassin, qui s'y montre femme aussi charmante et comédienne plus maîtresse de son art que la créatrice. Je nomme encore Mmes Chevalier et Andral, très agréables, — et j'ai l'air d'avoir oublié le principal interprète, M. Huguenet (M. Pagevin). Non, certes. Mais j'ai gardé son nom pour la fin, estimant qu'il était intéressant de rappeler le souvenir de Jolly. Celui-ci, avec ses abrutissements si comiques, oh ! bien sûr, n'en avait pas moins, comme les premiers symptômes du mal qui l'emporta, apportait peut-être, au premier acte surtout, un sens caricatural d'une fantaisie plus marquée. Mais combien M. Huguenet est plus près de la vérité de la vie et, par conséquent, plus varié ! M. Jolly jouait Jolly ; M. Huguenet joue M. Pagevin. Et ce respect du caractère vrai a son influence sur l'ensemble même de l'œuvre, à qui le rôle principal donne la *la*. Sans rien perdre de sa gaieté, *Un Conseil judiciaire* s'éloigne un peu du vaudeville, se rapproche fort de la comédie. Ça n'en est que mieux à mon goût et au goût du public, m'a-t-il semblé, à voir l'éclat de cette reprise qu'on eût tenue pour une première.

Henry Fouquier.

sonnages du répertoire contemporain, que cependant on comprend qu'elle veuille aborder, depuis son succès dans la *Révolution*, à été très intéressante et un peu inégale. On peut en dire autant de Mlle Parry qui, très remarquable et charmante dans les scènes où l'émotion apparaît, garde un peu de froideur dans les scènes de coquetterie. L'œuvre n'en a pas moins, en tout son ensemble, une bonne tenue et le public, très enthousiaste et pris, a montré une fois de plus qu'il ne s'arrête pas trop aux variations de la mode et aux changements que le temps apporte aux choses du théâtre, quand le fond lui en plaît et l'émotion. — H. F.

LES CONCERTS

M. Colonne donnait hier à son public *Rédemption*, de César Franck, dont on sait la noble et pure beauté, et *Médée*, suite d'orchestre de M. Vincent d'Indy, qu'on a entendue au théâtre de la Renaissance quand elle y accompagna la tragédie de M. Catulle Mendès. De son côté, M. Chevallier annonçait la première audition de *Scherazade*, suite symphonique en quatre parties, d'après les *Mille et une Nuits*, de M. Rimsky Korsakow. Personne, ici, ne connaissant cette œuvre, j'ai opté pour le concert du Cirque.

Comme toutes les compositions du maître russe, celle-ci est presque entièrement faite avec des airs populaires. Le violon solo y tient une place assez caractéristique, déclamant, en quelque sorte, soutenu par des accords de harpe, le début de chacun des récits, intervenant de temps en temps au milieu de ces récits pour les broder de ses arabesques, en marquant la conclusion par la montée de ses harmoniques. Les aventures de Sindbad le marin nous sont ainsi rappelées sous une forme extrêmement curieuse, sinon très claire. Les thèmes orientaux s'enchevêtrent les uns dans les autres, se développent en pleine liberté, ne cessent de nous intéresser, de nous amuser par leur allure originale, leur étincelante instrumentation, mais il nous faut deviner les épisodes littéraires auxquels ils se rapportent, sinon nous ne saurions en comprendre la signification et, parfois, un tel travail décourage. Là est le défaut des musiques aussi essentiellement descriptives que celle-ci. On ne raconte pas une histoire, si jolie soit-elle, dans la langue des sons, on exprime des sentiments, ce qui n'est point la même chose. Cependant mon plaisir a été vif et j'ai trouvé parfaitement justifié le succès de l'ouvrage auquel M. Chevallier et son orchestre doivent être associés.

Avant *Scherazade*, M. Jeno Hubay, non sans conviction et style, a joué le Concerto en la de Mozart, et après le poème symphonique de M. Rimsky-Korsakow, M. Eugen d'Albert, avec des adresses de jongleur et un réel et ferme talent de pianiste, a exécuté le Concerto en mi bémol de Liszt. On les a acclamés l'un et l'autre.

Alfred Bruneau.

COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir : A l'Opéra, à 7 h. 3/4, reprise de *Guillaume Tell*, opéra en 4 actes, de Joly et H. Bis, musique de Rossini.

Distribution : Arnold, Guillaume, Walter, Gessler, Mouton, Rodi, Rodolphe, Leuthold, Chassagnon, Mathilde, Jemmy, Edwige.

Cantons : MM. Laurent, Gallois, Roger, Baudin, Lacombe, Denoyé, Paillet, M. Desiré, Lobstein, Piodi, M. Vasquez, Ladame, Régner, Finalo : M. Couat, Parent, Mouret, B. Maistre, 3^e acte : La Tyrolienne : M. Zambelli, M. Rénier, Beauvais, Kart, Charrier, Morlet, Boos, Barbier, Carrelot.

— A la Renaissance, à 9 heures, ouverture du Théâtre Lyrique, première représentation (à ce théâtre), *l'Enfant prodige*, pantomime en 3 actes, de M. Michel Carré, musique de M. André Wormser.

Distribution : Pierrot père, MM. Duquesne, Le baron, Gouget, M. Clément, Pierrot fils, Mmes Félicia Mallet, Marie Magnier, Phrynette, Diderle.

— Au théâtre du Palais-Royal, à huit heures et demie, répétition générale de *la Poire*, pièce en trois actes, de M. Louis Arthus.

— Au théâtre du Vaudeville, huitième spectacle d'abonnement, 3^e série des lundis (cartes grises) : *Le lys rouge*.

— Au Gymnase, neuvième spectacle d'abonnement, 1^{re} série des lundis (cartes jaunes) : *Un Conseil judiciaire*.

Les curieux du répertoire classique vont avoir à la Comédie-Française une représentation intéressante.

M. Coquelin cadet va jouer le rôle de Tartuffe.

C'est Du Croisy qui créa le rôle et Du Croisy était un comique. Depuis, les théâtres ont fait de Tartuffe un personnage assombri et le côté tragique d'un tel caractère a tenté les acteurs habitués aux triomphes du drame, Geyffroy, M. Worms, Hieronore, M. Silvain, M. Fèvre joua Tartuffe en talon-rouge capable de séduire encore Elmore. — « Elle n'en a que plus de mérite, lui disait Mme Plessy. — M. Got en fit, on se le rappelle, une sorte de jansénisme. »

M. Coquelin cadet veut apporter à ce personnage sa note personnelle. Il l'a fait, du reste, mais les provinciaux seuls l'ont vu. Pourquoi M. Claretie refuserait-il à un comédien populaire de se mesurer avec le plus redoutable des héros de Molière, après Alceste et Don Juan ?

On a trouvé que de tels essais sont intéressants lorsque l'acteur a assez de surface devant le public pour en être responsable.

Nous verrons donc prochainement ce que M. Coquelin cadet aura fait de Tartuffe. On remarquera que M. Coquelin a déjà eu à jouer ce rôle qu'en dehors de la Comédie-Française, M. Coquelin cadet ne se plaindra pas.

M. Samuel, directeur des Variétés, nous adresse la lettre suivante :

Mon cher ami,

M. Henri Lavedan et le théâtre des Variétés

Jeune Granier et Marcelle Lender, et par M. Albert Brasseur.

Avec tous nos remerciements, recevez, mon cher Huret, l'expression de notre amitié.

F. SAMUEL.

M. Adrien Bernheim, commissaire du gouvernement près les théâtres subventionnés, a été, il y a quelques jours, aux Variétés, victime d'un accident qui aurait pu tout simplement lui coûter la vie.

M. Henri Lavedan, qui est un de ses amis personnels, l'avait pris d'assister à l'une des dernières répétitions du *Vieux maréchal*. Il était deux heures du matin : la répétition venait de se terminer. M. Adrien Bernheim grimpait sur la petite estrade qui, aux répétitions, facilite le passage de la salle à la scène, lorsque, arrivé sur le théâtre, il tomba dans une trappe qu'il n'avait même pas aperçue et qui, en réalité, était le trou du souffleur, et dont les rebords étaient baissés comme le plus souvent aux répétitions.

M. Lavedan et M. Samuel se précipitèrent au secours de M. Bernheim dont la chute avait été amortie par la chaise du souffleur, qui était heureusement restée dans le trou. Ils le ramenèrent à peu près indemne, avec des ecchymoses au cou, qui nécessiteront un repos de quelques jours.

Espérons que M. Adrien Bernheim, profitant de cette trop rude leçon, imposera aux directeurs des théâtres d'Etat, dont il a la surveillance, la démolition, si souvent réclamée, de ces horribles trous qui, outre qu'ils peuvent occasionner de graves accidents, déparent inutilement nos plus jolies scènes de théâtres.

Polin quitte Paris pour sa grande tournée annuelle qui commence par Bordeaux, Toulouse, Nice, Mont-Carlo, etc. Il sera de retour en mai, époque à laquelle il fera sa rentrée aux Champs-Élysées.

M. Hureau, l'amusant comédien du Palais-Royal, va créer à Bruxelles, au théâtre des Galeries Saint-Hubert, le rôle de Germain, dans la *Dame de chez Maxim*.

C'est Mme Micheline qui jouera le rôle de la Môme Crève-cœur, créé par l'Inimitable Cassive, et M. André Simon, celui du général, créé si drolément par Tardieu.

A la Comédie-Parisienne, le nouveau spectacle — qui comprend : *La petite famille*, *Miettes*, *l'Anglais tel qu'on le parle*, et dont l'unité de la critique a constaté le très grand succès — attire chaque soir dans la salle de la rue Boudreau un public composé de tout ce que Paris compte d'élégances mondaines et artistiques.

La Comédie-Parisienne tient un triple succès de presse, de publicité et d'argent.

Voici les différentes distributions de *Notre*, la délicate comédie de E. de Najac et A. Henneguin, qui succédera sur l'affiche au *Comte d'Artois*, le succès actuel de ce théâtre :

Théâtre Déjazet (mars 1899)

Th. du Gymnase (mars 1879)

Th. du Palais-Royal (octobre 1893)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Th. du Gymnase (mars 1879)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Th. du Vaudeville (mars 1879)

Samedi à 3 heures : Prologue de M. Jules Blois ; puis la *Messe d'Isis*, cérémonie sacrée de l'antique Égypte donnée par le grand prêtre et la grande prêtresse devant les statues des Dieux. La messe sacrée exécutée devant Isis la « danse des quatre éléments ».

A 4 h. 1/2 : « 2^e Matinée gauloise ». — La *Chanson de Roland*, causant, avec musique par M. Octave Pradel. Audition de Mlle Odette Dulac. Chansons et monologues.

La semaine aux Mathurins.

Aujourd'hui, à 4 h. 1/2 : *La revue en dentelles*, de M. G. H. Montignac, airs nouveaux de M. Gaston Lemaire, jouée par Mlle Paulette Filliaux et M. Philippon.

Mardi, à 3 heures : Conférence de M. George Vauor sur *Johannes Brahms*. Audition de Mlle Lina Pacary dans 42 lieder nouveaux.

A 4 h. 1/2 : *Matinée Berny*. Audition d'œuvres de A. Sauvrezis, avec concours de l'acteur, de Mmes Conty-Montfort, Marie Mockel, Ad. L. Delcourt, et de MM. Séguin, Lemaire et Berny.

Mercredi, à 3 heures : *Arlequin aux Mathurins* (3^e spectacle), *Arlequin Ducalot*, M. Ch. Léger. Causerie de M. Pierre Vignault. — A 4 h. 1/2 : *La Chanson de Paris* (2^e série), dans le Monde. Audition de Mlle Marguerite Deval. Causerie de M. Maurice Lefèvre.

Joué, à 2 h. 1/2 : Les chansonniers : B. Bonnard, Jean Bataille, Baltha, J. Meudrot, Mmes Féral et Dangeville. Une aimable lingère : Mlle Barnett. *La Dame du Saint-Macaire*. — A 4 h. 1/2 : Guignol, bal d'enfants. Intermède par le théâtre des Poupées parisiennes.

Vendredi, à 4 h. 1/2 : *Les Petites Machin*, opérette en un acte, de M. Michel Carré, jouée par Mlle Marguerite Deval, MM. Tardieu et Guyon fils.

Samedi, à 4 h. 1/2 : *La Chanson de Paris* (1^{re} série) ; dans la Rue. Audition de Mlle Marguerite Deval. Causerie de M. Maurice Lefèvre.

Dimanche, à 2 h. 1/2 : Marguerite Deval. Les chansonniers. Une aimable lingère. Mlle Barnett. *La Dame du Saint-Macaire*.

Ce soir :

— A la Scala, rentrée d'Yvette Guilbert. En raison de l'importance du programme actuel, la divette paraîtra en scène à dix heures précises. Voici, d'ailleurs, l'ordre du spectacle : à neuf heures et demie, Paulette Goddard ; à neuf heures trois quarts, Fragon ; à dix heures, Yvette Guilbert ; à dix heures et demie, la revue : *En voilà de la chair* !

— Au théâtre des Capucines, rentrée de Mlle Odette Dulac et première représentation de : *Grains de bon sang* revue de MM. J.-P. Lafargue et Jean Robiquet, jouée par Mlle Odette Dulac.

Le *Cambrioteur*, vaudeville de M. Tristan Bernard.

Lafargue MM. Merisell, Dayle, Levesque, Gouy.

MM. les critiques et soirs seront reçus sur la présentation de leur carte.

— A la salle Pleyel, troisième séance de Sonates données par Mme Roger-Miles et M. Carcanade.

— Au Pa-Cha Noir, 42, rue Victor-Massé, répétition générale : les chansonniers J. Botrel, Xavier Privas, G. Tiercy, Conté, M. Morey ; *l'Invitation*, comédie de Xanrof ; Mmes Lantheaury et Muller dans leur répertoire. *Au Schah ! Au Schah !* de M. E.-P. Lafargue. Ombres politiques.

On multiplie les préparatifs en vue de la matinée enfantine de la mi-carême au Casino de Paris. Il y aura, comme les années précédentes, ample distribution de joujoux.

Le soir, grande redoute masquée.

Par suite de traités antérieurs, les Mathurins vont inaugurer en plein succès les représentations d'*Une aimable lingère*, qui sera remplacée sur l'affiche par l'œuvre si remarquable de Georges Fraguère : *le Sphinx*.

Avant aux personnes qui n'ont pas encore applaudi la très humoristique fantaisie de Tristan Bernard : elle ne sera plus jouée que quatre fois.

« Des marionnettes... C'est pour les enfants ! » disent messieurs et mesdames les grandes personnes. — « Mais c'est pour vous aussi ! » leur répondront, messieurs et mesdames les Vignollettes.

Et on le verra bien dans la grande revue que les préparatifs actuels des *Vignollettes*, revue spécialement écrite pour elles, et qui ne sera certainement pas la moins intéressante de la saison.

Que ceux qui n'ont pas encore vu le spectacle actuel des *Vignollettes* — spectacle déjà plus de soixante fois applaudi — se dépêchent d'aller, 20, cité d'Anin, en plein centre de Paris, à deux pas de l'Opéra.

La *Démolisse* de chez *Maxim* a obtenu à Parisienne un énorme succès de fou rire. Parfaitement mise en scène, elle est jouée avec un entrain endiablé. Une débutante, inconnue au théâtre hier, s'y est révélée comédienne accomplie : Jane Derval. On a applaudi cette étoile naissante. Chaleureusement acclamée également M. Girier, un comique d'un naturel parfait, ainsi que le typique Jacquet, et Girard. Citons encore Stehly, Max Him, Amélie, Mazodier, P. Delys, etc., etc. Avec la *Démolisse* de chez *Maxim*, Paulus, Anna Thibaut, Villé-Dora, Dureux-Giraldou, etc., on passe à Parisienne une exquisite soirée.

De notre correspondant de Vienne :

« Concert Chaminade. Après avoir fait une brillante tournée en Roumanie, après s'être, en Galicie, arrêtée à Lemberg et à Cracovie — juste le temps d'y cueillir une double moisson de lauriers — Mlle Cécile Chaminade a eu l'heureuse inspiration de faire entendre quelques-unes de ses œuvres les plus gracieuses, au public viennois. Est-il besoin de dire qu'elle a trouvé ici l'accueil le plus empressé. On a applaudi en elle et elle a constitué l'exécutive. Son Concerto pour piano et orchestre, joué par elle-même avec beaucoup de brillant et de finesse, a été fort goûté. On a beaucoup applaudi *Sans Amour* et *l'Anneau d'argent*, ces deux petits chefs-d'œuvre, que Mlle Ketten a délicieusement chantés, en artiste pour qui son art n'a plus de secrets. »

La grande salle du Musikverein était remplie du plus élégant public. Reconnu : M. de Vermandois, premier secrétaire de l'ambassade de France ; comte Coudenhove, princesse Alois de Liechtenstein, comtesse Kienmasegg, le professeur Leschetizky, Mmes de Ehrenstein et Walker, de l'Opéra, etc., etc.

Mlle Chaminade, qui donnait son premier concert avec l'excellent violoniste César Thomson, donnera seule une seconde audition de ses œuvres, dans quelques jours.

De Monte-Carlo :

« 1^{er} Concert classique. — Excellente exécution de la *Symphonie en ut mineur* de Beethoven ; puis, au programme : *Genoveva*, ouverture de Schumann ; la *Danse macabre*, de Saint-Saëns ; *Huldigungs Marsch*, de Wagner, et deux « Esquisses symphoniques » de M. Georges Spörck : *Islande* et *Kermesse*, dont la première audition a été chaleureusement applaudie. Ces deux pièces témoignent d'une riche véhémence mélodique, non point de mélodie dominante l'accompagnement d'orchestre, mais de polyphonie qui chante continuellement à travers un mouvement et un coloris extraordinaires chez un jeune compositeur ; il y a là une stréte de griffe qui surprend. Le grand succès fait par le public à ces deux remarquables pages de haute musique a prouvé à M. Léon Jehin combien l'on peut se fier à l'œil et découvrir de jeunes talents, surtout lorsqu'ils savent, comme M. Georges Spörck, s'exprimer totalement, sans obscurité, sans longueur, sans inutile concession comme sans vaine audace, c'est-à-dire

avec une simple et belle sincérité de pur artiste. »

A. Morcklein.

PETITE REVUE DES LIVRES

Mémoires, histoire. — *Les Millions de Barnum, amuseur des peuples*, tel est le titre d'un volume paru chez Hachette et qui ne contient rien moins que les mémoires ou plutôt l'autobiographie du grand exhibitionniste, adaptée de l'Américain par M. Jehan Soudan. Rien de plus amusant, c'est le mot, que le récit des inventions de cet homme qui incarne la réclame et qu'il a su fortune à montrer des défilants, des chanteuses, des bêtes féroces, des artistes dramatiques, des nains, des baléines, des hippopotames, etc. Le vieux monsieur de phénomènes, après s'être étendu sur le récit d'aventures plus ou moins honorables pour lui, donne un peu de ses comptes. On y voit que ses spectacles ont reçu 82 millions de visiteurs ; Tom Pouce, à lui seul, lui valut 20 millions 400,000 entrées, Jenny Lind 600,000, son Musée 27 millions, sans compter ses conférences, qui furent entendues par 1 million 300,000 personnes !

— *La Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, un recueil d'un vif intérêt pour tous ceux qui intéressent la ville et le château du Grand Roi, et ils sont nombreux, contient dans son premier numéro un sommaire des plus intéressants : c'est le « Parterre de l'Eau », par M. André Péro, un érudit qui sait le château et le parc dans leurs moindres coins et recoins ; la « manière de montrer les jardins de Versailles » par M. J. Guibert, avec une autographie d'après un billet de Louis XIV ; les « Mémoires de Manseau », intendant de Saint-Cyr, par M. Achille Ephrussi ; « Laurent Le Coindre », par M. Paul Fromageot, et les « Consignes de Marie-Antoinette au Petit-Trianon », par M. Pierre de Nolhac. Rien qu'à lire les noms des signataires de ces articles, on devine l'intérêt de cette revue (chez Léon Bernard, à Versailles, et chez Champion, à Paris).

— Avant de publier un travail sur le tableau des arts et des lettres en France au temps de la Godaite, M. L. Carré, auteur de faire paraître un volume intitulé : *l'Etat social de la France au temps des croisades*. Il est curieux de suivre avec l'auteur le fonctionnement intime de cette société qui, bien que plus proche de nous, nous est bien plus étrangère que celle des Grecs et des Romains (chez Plon).

— A la librairie de l'Education de la jeunesse, Charavay, Mantoux, Martini, éditeurs, un grand ouvrage : 35 mois de campagne en Chine, au Tonkin, par M. Emile Duboc, lieutenant de vaisseau en retraite. Le récit des campagnes de l'amiral Courbet, du commandant Rivière forme une partie de ce volume de haut intérêt par les documents qu'il renferme et la préface de Pierre Loti.

M. Edmond Bird a réuni, sous le titre de : *Causeries historiques*, une série de très intéressants articles sur les historiens de la Restauration, de la monarchie de Juillet et du second Empire.

ROMANS. — M. Edmond Lepelletier, continuant la série de ses romans historiques, nous donne aujourd'hui : *le Fils de Napoléon*, épilogue de son livre : *Martyr des Anglais*. C'est bien à peu près de l'histoire qu'on trouve dans cet ouvrage intéressant qui contient les récits de la mort de l'Empereur et de celui qui naquit roi de Rome et mourut colonel autrichien (librairie Montgredien).

— *Le Docteur Blanc* est le titre que M. de Monplaisir a donné à un roman, ou plutôt à une historiette lestement contée, récit d'une aventure de célibataire qui l'achemine au mariage (chez Charavay).

A signaler : *Manon-Mette*, par Mme O. Gervin-Cassal, un roman écrit par une jeune fille, chose rare, pour le temps littéraire présent.

LITTÉRATURE. — M. P. Sébillot, dont on connaît les intéressants travaux sur la littérature populaire, les contes, légendes et croyances, vient de faire paraître à la librairie Maisonneuve un volume intitulé : *Littérature orale de l'Auvergne*, contenant de nombreux récits répétés dans les villages de l'Auvergne, et qu'il est curieux de comparer à ceux des autres provinces, voire des pays étrangers.

Ph. G.

EAU D'HOUBIGANT

GERMANDRE

FLUIDE IATIF

BYRRH

BYRRH

BYRRH

BYRRH

BYRRH

BYRRH

BYRRH

BYRRH

BYRRH

BYRRH

BYRRH

BYRRH

BYRRH

BYRRH

BYRRH

BYRRH

BYRRH

BY

— Aujourd'hui, dernière journée du Concours de coureurs.

Paul Moyan.

PETITES NOUVELLES

Automobilisme. — Le Comité de l'Auto-Club de France se réunit aujourd'hui dans les salons de l'Automobile-Club, place de la Concorde. A l'ordre du jour : Participation du Club à l'Exposition des Tulleries, questions de règlement intérieur, pare d'admission, etc. Il n'y a pas d'ordre du jour. Aucun véhicule n'est plus autorisé pour le touriste ou le voyageur de commerce que la voiturette Bollée. Ses dimensions permettent, en effet, de la garer dans n'importe quelle salle, et la régularité de sa marche permet toujours d'atteindre l'étape en temps utile.

— La carrosserie Vinet, 25, rue Brunel, construit non seulement des voitures mais des avant-trains pour triques automobiles qui sont montés avec une extrême précision et d'un confort parfait.

Vélocipédie. — La Commission sportive de l'U.V.F. reconnaît comme chronométristes officiels à ce jour : MM. Gandchard, E. Girard, Meyenroch, de Perrold, Viterbo, Wilmet, Chicard, Dumont.

— Les encouragements qui ont été donnés aux établissements Hurta ont engagé cette excellente manufacture à créer une machine du plus bas prix qui soit possible. Nombreux seront ceux qui feront emplette de la routière Hurta, modèle officiel, au prix net de 275 francs.

Courses à pied. — Le onzième crocus country national de l'U. S. F. S. A., s'est disputé hier matin en présence d'une assistance relativement considérable.

En voici les résultats :
1. Touquet (A. P. F.), 2. Champion (S. A. M.), 3. Marlin (U. S. F. S. A.), 4. Champion (R. C. F.), 5. Théato (A. P. F.), 6. Pican (R. C. F.), 7. Ragueneau (S. A. M.), 8. Desquand (A. P. F.), 9. Jeanjean (U. A. 1^{re}), 10. Groussot (U. A. 1^{re}).

Le classement par équipe donne les résultats suivants :
1. La Société athlétique de Montrouge, 61 points.
2. L'Association pédestre française, 65 points.
3. Union athlétique du premier arrondissement, 78 points.

4. Racing-Club de France, 111 points.
5. Club sportif de Neuilly-Plaisance, 171 points.
6. Union sportive de Dijon, 121 points.
7. Athlétique, 127 points.
8. Sporting-Club de Marseille, 136 points.

Le Challenge revient donc à la Société athlétique de Montrouge, qui aura la garde du trophée pendant un an.

P. M.

TIR

Une séance de tir sur pigeons artificiels aura lieu demain mardi, au vélodrome du Parc des Princes, dans la matinée.

Les poules commenceront à neuf heures précises.

— La Société de tir au canon de Paris tiendra désormais des séances d'exercices publiques tous les dimanches, au polygone de Vincennes.

— La Société de tir du deuxième arrondissement, dont le stand est situé, 20, rue Étienne-Marcel, donnera un grand concours public de tir pendant les mois de mars, d'avril et de mai.

Parmi les catégories qui figurent au programme de ce concours se trouve un tir de délégations gratuit.

Nombreux sont les prix.

— Nous croyons savoir que la société « le Pistolet » étudie en ce moment l'organisation d'un concours au revolver, qui serait offert aux officiers français.

L'idée nous paraît excellente, et nous ne pouvons qu'y applaudir.

— Les membres de la Société démocratique de tir et d'instruction militaire de Montreuil, réunis en assemblée générale, ont renouvelé leur Comité comme suit :

MM. Loiseau, président; Kenault et Besson, vice-présidents; Berrot, secrétaire; Walter, secrétaire adjoint; Reboulon, trésorier; Mathis, archiviste; Ladonne, Emile Robert et Thierry, membres.

Paul Manoury.

Petites Annonces

La ligne... 6 francs.
Par dix insertions... 5 francs.
dans le délai d'un mois, la ligne... 5 francs.
La ligne se compose de trente-six lettres.

PLAISIRS PARISIENS

Programme des Théâtres
OPÉRA. — 7 h. 3/4. — Tuileries. Relâche.
OPÉRA-COMIQUE. — 8 h. 0/0. — Carmen.
OPÉRA-COMIQUE. — 8 h. 0/0. — Carmen.
OPÉRA-COMIQUE. — 8 h. 0/0. — Carmen.
OPÉRA-COMIQUE. — 8 h. 0/0. — Carmen.
OPÉRA-COMIQUE. — 8 h. 0/0. — Carmen.
OPÉRA-COMIQUE. — 8 h. 0/0. — Carmen.
OPÉRA-COMIQUE. — 8 h. 0/0. — Carmen.
OPÉRA-COMIQUE. — 8 h. 0/0. — Carmen.
OPÉRA-COMIQUE. — 8 h. 0/0. — Carmen.

GYMNASÉ. — 8 h. 1/2. — Le Serment d'Yvonne; Un Conseil judiciaire.

VAUDEVILLE. — 8 h. 3/4. — Le Lys rouge.

THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT. — 8 h. 1/2. — La Tosca.

VARIÉTÉS. — 8 h. — Monsieur X...; Le Vieux maréchal.

PALAISS-ROYAL. — 0 h. 0/0. — Relâche.

PORTES-SAINT-MARTIN. — 8 h. 0/0. — Cyrano de Bergerac.

RENAISSANCE. — 9 h. — L'Enfant prodige.

GAITE. — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

AMBIGU. — 8 h. 1/4. — Le Couteau.

NOUVEAUTES. — 8 h. 1/2. — La Dame de chez Maxim.

FOLIES-DRAMATIQUES. — 8 h. 1/2. — Amour et Horlogerie; l'Auberge du Tolu-Bou.

BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. 3/4. — Véronique.

THÉÂTRE-ANTOINE (EX-MENUS-PLAISIRS). — 8 h. 1/2. — Blanchette et Boubouroche.

COMÉDIE-PARISIENNE. — 8 h. 1/2. — La Petite famille; les Miettes; l'Anglais tel qu'on le parle.

NOUVEAU-THÉÂTRE. — 8 h. 1/2. — Le Roi de Rome.

LUNY. — 8 h. 1/2. — Un Mariage aux Olives; Le Parfum.

THÉÂTRE DE LA RÉPUBLIQUE. — 8 h. 1/2. — Les Deux Orphelins.

DEJAZET. — 8 h. 1/2. — L'Oncle d'Adolphe; le Constat Poupardin.

BOUFFES-DU-NORD. — 8 h. — Ferdinand le Noceur.

BELLEVILLE. — 8 h. 1/4. — La Bande à Fifi.

MONTMARTRE. — 8 h. — La P'tite.

MONCEY. — 8 h. 1/2. — Le Voyage de Suzette.

CIRQUE D'HIVER. — 8 h. 1/2. — Spectacle équestre.

JARDIN D'ACCLIMATATION. — Jeudis et dimanches : Concert.

CINÉMATOGRAPHE, fondé par MM. Lumière, de Lyon, 14, boulevard des Capucines (Salon indien).

Spectacles, Plaisirs du Jour

FOLIES-BERGÈRE (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

NOUVEAU CIRQUE (Téléph. 241-84). — 8 h. 1/2. — La Cascade merveilleuse.

CASINO DE PARIS (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

OLYMPIA (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

PALAISS-ROYAL (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

GLACE (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

ELDORADO (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

SCALA (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

LA BODINIÈRE (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

PARISIENNA (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

TRETEAU (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

TABARIN (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

LES MATHURINS (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

LES CAPUCINES (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

LES VIGNOLETTES (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

FUNAMBULES (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

CIRQUE MEDRANO (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

MOULIN-ROUGE (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

GRAND GUIGNOL (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

CIGALE (Téléph. 102-59). — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

CARILLON. — Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — Paul Delmet. Pas d'attraction.

CAITÉ-ROCHECHOUART. — Tél. 406-23. — Spectacle-concert. — 9 h. — Caïté; revue en 2 act. et 3 tabl. de M. Mougol. — M. Lise Berty; M. Marechal.

GUINQUETTE FLEURIE. — 9 h. — Concert artistique. Entrée : 1 fr. 50, consommation comprise.

TOUR EIFFEL. — Saison d'hiver, — de midi à 4 heures. — d'été, — de 2 heures à 4 heures.

BYR JUMELLES. — Saison d'hiver, — de midi à 4 heures. — d'été, — de 2 heures à 4 heures.

EXPOSITIONS

SALON DU FIGARO

EXPOSITION DES ŒUVRES DE MESSIEURS TROUBLEBERT ET LOUIS-ROBERT CARRIER-BELLEUSE.

Ouverte de 11 heures à 6 heures.

AVIS MONDAINS

Déplacements

DÉPART POUR LES DÉPARTEMENTS ET L'ÉTRANGER

Mme la marquise de Barbantere, à Barbantere. Mme Ephrussi (Maurice), à Cannes. Le chevalier Giuseppe Frevet, à Milan. M. Grangier, à Vougeot. Mlle Marielle, à Naples. Le duc d'Orléans, à Naples. M. Romand (R.), au château de La Mothe-Gury. M. de la Rochehouart, duc de Bisaccia, au château de Gargano, à Naples. M. et Mme Rowcliffe (R.), à Florence (Italie). M. Stoicesco (Constantin), à Bucarest.

RENTRES À PARIS

M. Dumesnil (Georges). — Mme Galline. — Mme la comtesse de Laporte aux Loups. — M. Jany. — M. Parent. — Mme la baronne Tozzola.

Avis de Mariage

PUBLICATIONS DU DIMANCHE 5 MARS 1899 : M. Charles-André Saint, industriel, et Mlle Madeleine Barigand; M. Georges Lacasse, associé d'agent de change, et Mlle Adèle-Marie Barthélémy, rentière; M. Paul-Noël Abel Leroy, rentier, et Mlle Marie-Marie-Eugénie Courvoisier; M. Bruce Bonny, rentier, et Mlle Mabel Lewis; M. Joseph Bitt, rentier, et Mlle Marie-Marie-Hortense Lousier; M. Jules Kastler, juge suppléant au Tribunal de la Seine, et Mlle Geneviève Rau; M. René-Marie-Camille-Benjamin Ferchault, rentier, et Mlle Marie-Louise Guiraud; M. Joseph-Hippolyte Saunier, négociant, et Mlle Alice-Marie Hy; M. Edouard-Pierre-Joseph Terrade, et Mlle Henriette Berle; M. Emile-Pierre-Henri Cordan, ingénieur-mécanicien, et Mlle Céline-Julie Lemire; M. Alfred-Blaise Debain, entrepreneur, et Mlle Marie-Julie-Alexandrine Garaut; M. Eugène-Hilaire Tourner, capitaine du génie, démissionnaire, et Mlle Léonie-Julie Moque; M. Maurice-Louis-Armand Gossard, négociant, et Mlle Germaine-Constance-Marie Raux; M. Antoine Ermann, industriel, et Mlle Marguerite-Anne Georges; M. Emile Dupont, rentier, et Mlle Zéphirine Diver; M. Louis-Lucien Peugeot, et Mlle Julie-Sophie Lanquelin.

Correspondance personnelle

Pour simplifier l'envoi des lettres de correspondance personnelle, nous dédions des BONS DE BONNE. Chaque bon représente une ligne.

AVIS

DARLING trouvez plusieurs lettres. Temps très long sans vous voir. Tous mes pensées pour vous.

Chevaux et Voitures

AGENCE HIPPIQUE, 8, rue Berryer, fondée par M. G. GOSSELIN, n'a pas cessé de succéder.

200 VOITURES NEUVES ET D'OCCASION. MAISON STIEBEL, 153, rue de Courcelles.

EXCELLENTE VOITURE D'OCCASION. Détails à l'Agence. HURT, successeur de BELVALETTE FRÈRES, 24, avenue des Champs-Élysées, Paris.

240 VOITURES DE LUXE. Antoin, 4, rue Fournier.

COUPÉ DE CAMPAGNE, modèle léger, création J. Antoin, 4, rue Fournier.

AVIS FINANCIERS

L'ART D'ÉVITER ET DE RÉPARER LES PERTES EN BOURSE & HORS BOURSE

Renseignements urgents sur mouvement minier, valeurs ottomanes et valeurs industrielles russes. BERNHOLD, rédacteur financier, 3, rue Boudouville, Paris.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

AVIS

ADJUDICATIONS

Paris

2 MAISONS d'ang. : 1^{re} Rue Bienfaisance, 2, du Rocher, 29, et 2^{de} Rue de Belfort, 24, et des 2 VILLAS Clémence et Alexandre, Boulets, 109. b^{is} Carnot, Rev. br. 33,500; 11,870; 10,000. M. à p. : 350,000; 120,000; 60,000; 50,000. A Adj^s s'ench. ch. not. Paris, 21 mars. S'adr. not^s M^s de Meaux et FONTANA, 10, r. Royale, dép. ench.

TERRAINS LOTISSEMENT DE L'ANCIEN PASSAGE DU SAUMON

1^{re} Parcelle, 2^{de} Parcelle, 3^{de} Parcelle, 4^{de} Parcelle, 5^{de} Parcelle, 6^{de} Parcelle, 7^{de} Parcelle, 8^{de} Parcelle, 9^{de} Parcelle, 10^{de} Parcelle, 11^{de} Parcelle, 12^{de} Parcelle, 13^{de} Parcelle, 14^{de} Parcelle, 15^{de} Parcelle, 16^{de} Parcelle, 17^{de} Parcelle, 18^{de} Parcelle, 19^{de} Parcelle, 20^{de} Parcelle, 21^{de} Parcelle, 22^{de} Parcelle, 23^{de} Parcelle, 24^{de} Parcelle, 25^{de} Parcelle, 26^{de} Parcelle, 27^{de} Parcelle, 28^{de} Parcelle, 29^{de} Parcelle, 30^{de} Parcelle, 31^{de} Parcelle, 32^{de} Parcelle, 33^{de} Parcelle, 34^{de} Parcelle, 35^{de} Parcelle, 36^{de} Parcelle, 37^{de} Parcelle, 38^{de} Parcelle, 39^{de} Parcelle, 40^{de} Parcelle, 41^{de} Parcelle, 42^{de} Parcelle, 43^{de} Parcelle, 44^{de} Parcelle, 45^{de} Parcelle, 46^{de} Parcelle, 47^{de} Parcelle, 48^{de} Parcelle, 49^{de} Parcelle, 50^{de} Parcelle, 51^{de} Parcelle, 52^{de} Parcelle, 53^{de} Parcelle, 54^{de} Parcelle, 55^{de} Parcelle, 56^{de} Parcelle, 57^{de} Parcelle, 58^{de} Parcelle, 59^{de} Parcelle, 60^{de} Parcelle, 61^{de} Parcelle, 62^{de} Parcelle, 63^{de} Parcelle, 64^{de} Parcelle, 65^{de} Parcelle, 66^{de} Parcelle, 67^{de} Parcelle, 68^{de} Parcelle, 69^{de} Parcelle, 70^{de} Parcelle, 71^{de} Parcelle, 72^{de} Parcelle, 73^{de} Parcelle, 74^{de} Parcelle, 75^{de} Parcelle, 76^{de} Parcelle, 77^{de} Parcelle, 78^{de} Parcelle, 79^{de} Parcelle, 80^{de} Parcelle, 81^{de} Parcelle, 82^{de} Parcelle, 83^{de} Parcelle, 84^{de} Parcelle, 85^{de} Parcelle, 86^{de} Parcelle, 87^{de} Parcelle, 88^{de} Parcelle, 89^{de} Parcelle, 90^{de} Parcelle, 91^{de} Parcelle, 92^{de} Parcelle, 93^{de} Parcelle, 94^{de} Parcelle, 95^{de} Parcelle, 96^{de} Parcelle, 97^{de} Parcelle, 98^{de} Parcelle, 99^{de} Parcelle, 100^{de} Parcelle, 101^{de} Parcelle, 102^{de} Parcelle, 103^{de} Parcelle, 104^{de} Parcelle, 105^{de} Parcelle, 106^{de} Parcelle, 107^{de} Parcelle, 108^{de} Parcelle, 109^{de} Parcelle, 110^{de} Parcelle, 111^{de} Parcelle, 112^{de} Parcelle, 113^{de} Parcelle, 114^{de} Parcelle, 115^{de} Parcelle, 116^{de} Parcelle, 117^{de} Parcelle, 118^{de} Parcelle, 119^{de} Parcelle, 120^{de} Parcelle, 121^{de} Parcelle, 122^{de} Parcelle, 123^{de} Parcelle, 124^{de} Parcelle, 125^{de} Parcelle, 126^{de} Parcelle, 127^{de} Parcelle, 128^{de} Parcelle, 129^{de} Parcelle, 130^{de} Parcelle, 131^{de} Parcelle, 132^{de} Parcelle, 133^{de} Parcelle, 134^{de} Parcelle, 135^{de} Parcelle, 136^{de} Parcelle, 137^{de} Parcelle, 138^{de} Parcelle, 139^{de} Parcelle, 140^{de} Parcelle, 141^{de} Parcelle, 142^{de} Parcelle, 143^{de} Parcelle, 144^{de} Parcelle, 145^{de} Parcelle, 146^{de} Parcelle, 147^{de} Parcelle, 148^{de} Parcelle, 149^{de} Parcelle, 150^{de} Parcelle, 151^{de} Parcelle, 152^{de} Parcelle, 153^{de} Parcelle, 154^{de} Parcelle, 155^{de} Parcelle, 156^{de} Parcelle, 157^{de} Parcelle, 158^{de} Parcelle, 159^{de} Parcelle, 160^{de} Parcelle, 161^{de} Parcelle, 162^{de} Parcelle, 163^{de} Parcelle, 164^{de} Parcelle, 165^{de} Parcelle, 166^{de} Parcelle, 167^{de} Parcelle, 168^{de} Parcelle, 169^{de} Parcelle, 170^{de} Parcelle, 171^{de} Parcelle, 172^{de} Parcelle, 173^{de} Parcelle, 174^{de} Parcelle, 175^{de} Parcelle, 176^{de} Parcelle, 177^{de} Parcelle, 178^{de} Parcelle, 179^{de} Parcelle, 180^{de} Parcelle, 181^{de} Parcelle, 182^{de} Parcelle, 183^{de} Parcelle, 184^{de} Parcelle, 185^{de} Parcelle, 186^{de} Parcelle, 187^{de} Parcelle, 188^{de} Parcelle, 189^{de} Parcelle, 190^{de} Parcelle, 191^{de} Parcelle, 192^{de} Parcelle, 193^{de} Parcelle, 194^{de} Parcelle, 195^{de} Parcelle, 196^{de} Parcelle, 197^{de} Parcelle, 198^{de} Parcelle, 199^{de} Parcelle, 200^{de} Parcelle, 201^{de} Parcelle, 202^{de} Parcelle, 203^{de} Parcelle, 204^{de} Parcelle, 205^{de} Parcelle, 206^{de} Parcelle, 207^{de} Parcelle, 208^{de} Parcelle, 209^{de} Parcelle, 210^{de} Parcelle, 211^{de} Parcelle, 212^{de} Parcelle, 213^{de} Parcelle, 214^{de} Parcelle, 215^{de} Parcelle, 216^{de} Parcelle, 217^{de} Parcelle, 218^{de} Parcelle, 219^{de} Parcelle, 220^{de} Parcelle, 221^{de} Parcelle, 222^{de} Parcelle, 223^{de} Parcelle, 224^{de} Parcelle, 225^{de} Parcelle, 226^{de} Parcelle, 227^{de} Parcelle, 228^{de} Parcelle, 229^{de} Parcelle, 230^{de} Parcelle, 231^{de} Parcelle, 232^{de} Parcelle, 233^{de} Parcelle, 234^{de} Parcelle, 235^{de} Parcelle, 236^{de} Parcelle, 237^{de} Parcelle, 238^{de} Parcelle, 239^{de} Parcelle, 240^{de} Parcelle, 241^{de} Parcelle, 242^{de} Parcelle, 243^{de} Parcelle, 244^{de} Parcelle, 245^{de} Parcelle, 246^{de} Parcelle, 247^{de} Parcelle, 248^{de} Parcelle, 249^{de} Parcelle, 250^{de} Parcelle, 251^{de} Parcelle, 252^{de} Parcelle, 253^{de} Parcelle, 254^{de} Parcelle, 255^{de} Parcelle, 256^{de} Parcelle, 257^{de} Parcelle, 258^{de} Parcelle, 259^{de} Parcelle, 260^{de} Parcelle, 261^{de} Parcelle, 262^{de} Parcelle, 263^{de} Parcelle, 264^{de} Parcelle, 265^{de} Parcelle, 266^{de} Parcelle, 267^{de} Parcelle, 268^{de} Parcelle, 269^{de} Parcelle, 270^{de} Parcelle, 271^{de} Parcelle, 272^{de} Parcelle, 273^{de} Parcelle, 274^{de} Parcelle, 275^{de} Parcelle, 276^{de} Parcelle, 277^{de} Parcelle, 278^{de} Parcelle, 279^{de} Parcelle, 280^{de} Parcelle, 281^{de} Parcelle, 282^{de} Parcelle, 283^{de} Parcelle, 284^{de} Parcelle, 285^{de} Parcelle, 286^{de} Parcelle, 287^{de} Parcelle, 288^{de} Parcelle, 289^{de} Parcelle, 290^{de} Parcelle, 291^{de} Parcelle, 292^{de} Parcelle, 293^{de} Parcelle, 294^{de} Parcelle, 295^{de} Parcelle, 296^{de} Parcelle, 297^{de} Parcelle, 298^{de} Parcelle, 299^{de} Parcelle, 300^{de} Parcelle, 301^{de} Parcelle, 302^{de} Parcelle, 3